

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 32.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 24 AOUT 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos gravures : Réservoir et cataracte dans "Machinery Hall." — L'insurrection Orientale. — Lourdes : Villa-Maria. — Le Canada à l'Institut de France, par Oscar Dinnu. — Incendie dans les ateliers de l'Opinion Publique. — Dernières nouvelles. — Aventures du Capitaine Hatteras. (suite). — Nouvelles de Manitoba. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite). — Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette, par Joseph Tassé. — Nouvelles générales : Europe, Canada. — Lettres Parisiennes : Discours d'un petit sou, par T. B. de la Guierche. — Littérature canadienne : Le Roi des étudiants, par Vincelas-Edgène Dick (suite). — Le jeu de Dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Gravures pour accompagner le texte des "Aventures du Capitaine Hatteras." Lourdes : Le couronnement de Notre-Dame de Lourdes, le 2 juillet. — L'insurrection Orientale, croquis et types : Villa-Maria, 1876 : élèves qui remportèrent les médailles présentées par Lord Dufferin ; Mlle Joséphine Perreault ; Mlle Hortense Murphy ; Philadelphie : Réservoir et cataracte dans "Machinery Hall."

NOS GRAVURES

Réservoir et cataracte dans "Machinery Hall." — Une des plus grandes curiosités de l'Exposition, après la "machine Corliss," est certainement le réservoir, ou "tank," situé dans une annexe du "Machinery Hall." C'est une chose nouvelle dans les expositions.

Supposez une vaste pièce d'eau de 60 pieds sur 160, avec une épaisseur de 10 pieds pour la couche d'eau, à laquelle se relie toutes les machines hydrauliques qui y déversent les eaux dont elles se sont servies.

A l'extrémité sud de ce réservoir, une chute d'eau de 35 pieds de haut sur 40 pieds de large forme comme un immense rideau liquide et sert de fond à cette curieuse scène.

Dans le dessin, toutes les machines fonctionnent.

A droite, vous voyez un drapeau américain, tenu, par la violence du vent qui sort d'un ventilateur, dans une position verticale.

Des jets d'eau dans toutes les directions donnent à cet endroit, toujours plein de fraîcheur, un attrait pour le public.

L'insurrection Orientale. — (Extrait de la correspondance particulière de "L'Illustration.") Kragujevatz, capitale de la Schoumadia, est située sur les bords de la Lepenitza. Cette ville, la première place militaire de la Serbie, n'offre rien de bien curieux comme rues, places ou monuments. Les habitations du prince Milosch, de sa femme, la princesse de Ljubitz, et le konak construit pour leur fils, le prince Michel, ne sortent guère du rang des bâtisses qui les environnent. Une vieille mosquée à peu près intacte est le dernier vestige attestant l'occupation turque ; elle sert de remise à deux pompes à incendie.

La grande attraction de Kragujevatz, c'est l'arsenal contenant une fonderie de canons et de projectiles, une fabrique d'armes et des ateliers divers pour le montage des pièces, l'établissement des affûts, la fabrication des cartouches, etc., etc. Cet arsenal, fondé par le prince Karageorgévitch, occupe actuellement six cents ouvriers et est en état de livrer comme artillerie une batterie par semaine. Autrefois Kragujevatz, sous Milosch, qui se plaisait peu à Belgrade, vu la présence des Turcs, était pour ainsi dire le siège du gouvernement ; ce fut là que se tinrent les premières assemblées parlementaires. L'an dernier, afin de soustraire les délibérations de la Skupstina aux excitations de la jeunesse des écoles de Belgrade, le cabinet Ristitch, désirant en outre cacher certaines

décisions, transporta la session à Kragujevatz. On se rappelle que le prince rappela les députés à Belgrade et renversa le cabinet Ristitch par un coup d'état parlementaire. Il est possible que pendant la guerre le gouvernement serbe vienne s'établir temporairement à Kragujevatz.

Tioupria, qui s'écrit généralement en serbe Cupria avec un accent circonflexe renversé sur le C, ce qui donne à peu près la prononciation d'après laquelle j'orthographe, signifie pont. De temps immémorial, la ville semble avoir emprunté son nom au passage établi sur la Morava. Dans les environs de Tioupria, sur un sol des plus fertiles, le prince Michel avait tenté un essai de colonisation qui a échoué. Des Serbes émigrants venus du Banat de Hongrie reçurent en partage des terres et des matériaux pour se bâtir des demeures. Soit par paresse, soit parce qu'ils n'entendaient rien à la culture, ces colons n'obtinrent aucun résultat sérieux. Tioupria a repris du mouvement et de la vie depuis que le gouvernement en a fait la seconde place militaire de la Serbie en créant le long du cours du fleuve des magasins et des chantiers militaires.

L'insurrection bosniaque, venue à la suite de celle de l'Herzégovine, l'an passé, lui est aujourd'hui de beaucoup supérieure : elle compte environ 30,000 hommes distribués en une vingtaine de bandes dont les principales sont commandées par Dutchich, Golub Babich, Davidovitch, Zarko, Karan, Franjo, Uzelatz, Gak et Stefanovitch. Parmi ces chefs, il y a cinq popes. On accepte dans les bandes, dont le centre de recrutement est Schabatz, tous les gens de bonne volonté, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Sauf peu d'exceptions, ce sont les divers éléments slaves qui alimentent ces corps volontaires ; cependant, on y rencontre un certain nombre de garibaldiens et quelques Français.

Les volontaires sont armés, touchent une prime d'entrée en campagne de 5 thalers. La nourriture leur est fournie autant que faire se peut ; pour le reste, la guerre de guérillas et ses chances doivent y pourvoir.

Leur manière de combattre est principalement l'embuscade. Rarement ils se hasardent à découvrir. Le plus souvent ils fondent à l'improviste sur les détachements isolés, interceptent les convois, saquent les propriétés des beys, paraissent et disparaissent en quelques heures de manière à se rendre insaisissables.

Dans la bande de l'archimandrite Dutchich, vers laquelle nous avançons rapidement, il y a un effectif d'un peu plus de 2,000 hommes, tous Slaves, soit des anciens confins militaires de Croatie, soit du Voïvodinat serbo-hongrois, soit du Banat.

Aux avant-postes, une escouade vient nous reconnaître, et nous ne tardons pas à regagner le centre du campement situé sur un monticule boisé d'où la vue domine à droite et à gauche au loin deux à trois lieues de la zone frontière. Dutchich est seul en possession d'une tente pouvant abriter huit à dix personnes. Les volontaires s'arrangent comme ils peuvent dans des sortes de huttes en branchages où ils couchent pêle-mêle par douzaines ; d'autres, préférant le grand air, se groupent aux pieds des arbres.

Au moment où nous arrivons, il y a conciliabule dans la tente de Dutchich. Cinq chefs, ses lieutenants, y sont rassemblés et

discutent gravement. Notre présence annoncée ne les trouble pas et ils nous laissent assister à leurs délibérations sans autrement se gêner. L'archimandrite est un homme de cinquante ans, à la figure empreinte de dureté ; il se contente de nous faire un signe de la tête pour nous indiquer qu'il sera à notre disposition en quelques minutes, puis il donne à voix haute un ordre en vertu duquel deux individus arrêtés comme suspects d'espionnage paraissent devant lui. Après un interrogatoire sommaire, il les fait retenir. Quel est le sort qui les attend ? Je n'ose le demander.

Nous entrons en Bosnie un peu au-dessus du bourg quarante de Mokragora. Dans les prairies que nous venons de quitter, des bergers surveillent de chétifs troupeaux de moutons. Le guide nous explique que les dix bergers sont des soldats déguisés, postés là avec quelques maigres brebis pour attirer les maraudeurs turcs et infliger une correction à ces pillards qui, depuis quelques mois, désolent la frontière sur plusieurs kilomètres d'étendue, incendiant les villages après les avoir complètement dépouillés. Nous ne pensions guère à être spectateurs et acteurs dans une affaire de ce genre. C'est cependant ce qui arrive, et c'est grâce au flair de Thomas que nous évitons une forte compagnie de maraudeurs s'avançant de notre côté. Nous rétrogradons au plus vite à travers champs, coupant en ligne directe sur les troupeaux à notre droite, et nous les avons à peine dépassés de 4 à 5 mètres qu'une bande de sauvages se précipite sur eux en hurlant et en tirant des coups de fusil : ce sont des Circassiens et des Bachi-Bazoucks ; ils sont quarante à cinquante. Les bergers opèrent lentement leur retraite en se courbant pour éviter les balles, tandis que les maraudeurs se jettent comme des oiseaux de proie sur les troupeaux. Nous commençons à croire que nous ne sortirons pas facilement de cette algarade. Thomas, toujours prudent et pratique, dételle en un tour de main les chevaux, pendant qu'abrités derrière la voiture nous attendons, revolvers au poing, ce qui va se passer. Une fois les chevaux libres, Thomas nous fait monter dessus, me prenant en croupe sur l'un, Kauffmann et le guide sur l'autre, et nous détalons, abandonnant la voiture et les bagages à leur triste sort.

Les maraudeurs saluent notre retraite par quelques coups de fusils auxquels nous répondons par quelques coups de revolver. Soudain nous voyons déboucher de deux côtés, sortant de bouquet de bois, deux bataillons serbes qui dirigent un feu roulant sur les maraudeurs, puis se lancent au pas de course à leur rencontre. Ces derniers n'ont garde de les attendre ; ils prennent la fuite, abandonnant leur proie et laissant sept à huit morts ou blessés sur le carreau. Nous nous arrêtons pour contempler ce spectacle, et nous rentrons en triomphateurs dans les lignes de la brigade d'Ujitz, après avoir reconquis notre carriole. Pour nous remettre de nos fatigues, quelques officiers de ma connaissance nous offrent à souper, et nous buvons au succès des armes serbes, à quoi nos amis répondent en chantant le fameux toast usité à tous les repas de fêtes serbes : *unoga ljeta* (longue vie). Le lendemain soir nous rentrons à Ujitz.

Lourdes. — La consécration de la basilique de Notre-Dame-de-Lourdes, par

Mgr. le cardinal archevêque de Paris, et le couronnement par Mgr. Meglia, nonce apostolique, de la statue de Notre-Dame-de-Lourdes, tel était le but de la réunion, sur les rochers de Messabielle, de près de 40 prélats, et de 50 à 60,000 pèlerins.

Le dimanche 2 juillet eut lieu la première cérémonie, avec une pompe religieuse que n'avait jamais connue, dans sa vieille cathédrale de Paris, Mgr. Guibert, qui officiait pontificalement et donnait solennellement, à la fin de la messe, la bénédiction papale à l'immense foule prosternée.

Le lendemain 3 juillet fut consacré aux fêtes extérieures, car le couronnement de la Vierge, comme le montre notre gravure, avait lieu sous un immense reposoir en forme de dais, dressé à l'esplanade du Rosaire. Favorisés par un ciel à demi couvert, les fidèles purent suivre la magnifique procession qui partait de la maison épiscopale pour venir se grouper autour de l'autel du couronnement. Tous les visages brillaient d'allégresse sur le passage triomphal de la Vierge de Lourdes, précédée d'un nombreux clergé et suivie des grands dignitaires de l'Eglise ; mais quand, après la messe pontificale et le sermon de Mgr. Pie, Mgr. Meglia, entouré des pontifes et dominant un flot humain de soixante mille têtes, déposa sur la belle statue la riche couronne d'or et de diamants, ce fut une émotion universelle qui se manifesta par de pieux vivats.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour nous étendre davantage sur cette manifestation religieuse qui intéresse un bon nombre de nos abonnés ; ceux-là nous saurons gré, sans doute, d'avoir joint à notre si petit dessin pour une si grande fête, la reproduction photographique de la couronne de Notre-Dame-de-Lourdes, que veut bien nous communiquer M. Mellerio, l'habile orfèvre qui en est l'auteur. On sait que cette couronne provient de dons pieux et qu'elle peut avoir une valeur matérielle de 40,000 francs (1).

Nous n'insisterons pas non plus sur le miracle dont tous les journaux ont parlé : la guérison d'une pauvre vieille femme de Poitiers, âgée de soixante-et-un ans, qui retrouva ses forces après ses ablutions dans la piscine. Cets guérison merveilleuse s'étant produite pendant la messe pontificale, le bruit s'en répandit aussitôt dans la foule et en augmenta l'enthousiasme et la joie.

Villa-Maria. — Parmi les marques de sympathie dont Son Excellence le Gouverneur-Général se plaît à parsemer son passage, l'une des plus dignes d'admiration et de reconnaissance est le don qu'il a fait de médailles, frappées à son effigie, pour être distribuées dans plusieurs institutions, aux élèves les plus distingués. Chaque année, ces médailles se répartissent dans les familles des heureux compétiteurs, et tout en encourageant les efforts de la jeunesse studieuse, perpétuent le souvenir de cet homme aussi savant que généreux. Villa-Maria, entre autres institutions, a le bonheur de pouvoir offrir en récompense à ses élèves les médailles Dufferin. Et nous avons l'avantage de présenter aujourd'hui à nos lecteurs les por-

(1) La dite couronne est complètement en or, rehaussé de cinq cents diamants environ. Afin d'utiliser toutes ces pierres, on les a placées aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la couronne.

traits de deux jeunes demoiselles qui ont chacune remporté le prix tant convoité.

Mlle Joséphine Perrault, fille de H. M. Perrault, éc., architecte, de Montréal, terminait ses études le 22 juin dernier, remportant le premier prix de Villa-Maria, et retournait dans sa famille accompagnée des souhaits et des félicitations des bonnes Sœurs et de ses compagnes d'étude.

Mlle Hortense Murphy, fille de Peter S. Murphy, éc., remportait en même temps le plus haut prix dans la deuxième division des élèves de Villa-Maria. On sait que c'est à M. P. S. Murphy, principalement, qu'est dû l'immense progrès de l'éducation commerciale parmi les catholiques de Montréal. C'est à son initiative et à sa persévérance que nous devons le privilège de posséder un aussi bel édifice que le collège Archambault—l'Académie commerciale catholique du Plateau. Et nous savons qu'il ne cesse de porter à cette institution un intérêt aussi spontané que généreux. Nos concitoyens verront donc avec plaisir le succès académique dont sa fille est couronnée, et se joindront à nous pour souhaiter longue vie et bonheur au père et à la fille. G. E. D.

LE CANADA A L'INSTITUT DE FRANCE

Nous sommes toujours fiers de faire parler de nous à l'étranger surtout en France. Nous tenons à ce que l'on ait de nous une opinion juste dans notre ancienne patrie, et rien ne nous blesse tant que les appréciations de certains publicistes qui ont vu le Canada à travers je ne sais quelles lunettes. Nous sommes sans pitié pour ceux-là, et plus d'un d'entre nous a pris la résolution d'aller les dénoncer jusqu'à Paris. C'est pourquoi je veux ici analyser une étude faite par un écrivain sérieux.

Je citerai d'abord cet extrait qui me semble renfermer une critique bien méritée :

Ce qui choque inévitablement une oreille française, ce sont les cahots et les chutes dans la conversation, même parmi les gens lettrés. Ainsi, fréquemment les Canadiens-Français du meilleur monde hésitent, bégayent pour attendre le mot propre, la tournure de phrase qui leur font défaut. D'une période qu'ils n'ont point achevée, ils passent à une autre qu'ils ne complètent pas davantage, et à la fin ils suppléent à ce qu'ils voudraient dire par cet idiotisme de la conversation anglaise : *Vous savez, vous savez.*

Ces lignes sont extraites d'un article publié dans la *Revue Britannique* par M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, section de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'auteur ne laisse pas de nous vouloir du bien, et plusieurs de ses appréciations, à part celle que nous venons de reproduire, sont assez justes ; mais la manière générale de l'article est absolument fautive. Ainsi l'auteur raconte qu'il a fait une promenade dans nos campagnes ou dans les faubourgs de nos villes, qu'il a conversé avec un épicier, avec un paysan, avec son cocher, et il bourre cette conversation de tous les mots inconnus à l'Académie qu'il a pu recueillir durant le temps de son séjour au Canada. Il laisse croire qu'un seul interlocuteur lui a révélé tout ce dictionnaire inédit, et il ajoute ensuite : "Notre langue chez eux (les Canadiens) semble perdre du terrain." En usant d'un pareil procédé, il ne pouvait arriver à une autre conclusion. On sait pourtant que le contraire est vrai, et que, depuis dix ans surtout, le français fait de notables progrès dans notre pays, ou, si l'on veut, reprend le terrain perdu et se dégage graduellement de son alliage d'anglais.

Il y a plus. L'auteur assure qu'il a entendu des forestiers chanter dans leurs *cassots* (pour canots) d'écorce ; que son cocher avait beau *caudir* son cheval, le *pou-riou* n'était pas plus *viloco* : qu'à Montréal, un passant répondit à son interpellation en disant : "M'sieu, je n'entends pas l'angloès."

Cela rappelle la phrase que le pianiste Kowalski met dans la bouche d'une femme distinguée de Québec : "Voilà ma *flotte* qui *dévalle*," pour dire : Voici ma famille qui arrive.

En lisant ces choses, pauvres Canadiens que nous sommes, nous nous avouons dans

l'intimité que ce n'est pas surtout la connaissance du français qui nous fait défaut, mais bien l'esprit d'observation ; car de toute notre vie nous n'apercevons ce qu'un étranger voit dans notre pays en le traversant à la course pour y jouer du piano dans un concert, ou simplement pour se rendre à l'océan.

Ne résistons pas à la tentation de laisser la parole à M. Francisque Michel lui-même, après nous être écoutés parler par sa bouche :

Il n'y a pas d'auberge dans la paroisse ; mais quel besoin y en a-t-il ? chacune des maisons dont elle se compose est une excellente hôtellerie, prête à s'ouvrir au voyageur. Frappez à la porte de n'importe laquelle... Après la pause vient la danse, dit le proverbe ; les Canadiens, qui nous l'ont emprunté, le mettent en pratique, avec cette différence qu'ils se sont plus attachés à conserver nos vieilles chansons que nos contre-danses d'autrefois, remplacées aujourd'hui par d'autres venues d'Angleterre, notamment par celle qui est connue sous le nom de "Speed the plough." Jean-Baptiste qui est celui qu'ils se donnent...

Comme on le voit, si le "patois" canadien mérite d'être étudié, il y aurait aussi une jolie étude à faire sur le patois de M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, section de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Mais il y aurait une autre étude encore plus piquante à faire sur cet écrivain. Veuillez rapprocher de la "critique méritée" que j'ai reproduite plus haut, les lignes suivantes extraites des *Mélanges* de M. Hubert LaRue, page 21 :

Ils sont bien rares ceux d'entre nous qui, dans la conversation ordinaire, n'hésitent pas, ne bégayent pas à tout instant, pour attendre le mot propre, ou la tournure de phrase qui leur fait défaut. D'une phrase que nous n'avons pas complétée, nous passons à une autre que nous ne complétons pas ; et, à la fin, nous suppléons à ce que nous voudrions dire par ces mots : "Vous savez, vous savez."

M. Francisque Michel dit, dans une note où il cite plusieurs opuscules canadiens, que le travail de M. LaRue lui a "beaucoup servi." Personne n'en doutera. Lisez et comparez :

<p>M. LARUE Ainsi les marchands-tailleurs vous demandent si vous voulez que votre pantalon soit <i>tight</i> ou <i>loose</i> ; les marchands de nouveautés proclament qu'ils débitent des <i>merchandises sèches</i> (dry goods) : ce qui fait supposer tout naturellement que leurs voisins vendent des marchandises mouillées. Les commis-marchands vous présentent des gants de <i>kid</i>, et s'offrent à les <i>stretch</i>. Ils veulent vous vendre une <i>scarf</i>, un <i>cloud</i>, des <i>hoops</i>, au plus bas prix, pour du <i>cash</i>, parce qu'ils <i>clairent</i> leur magasin et <i>vident</i> leur <i>stock</i>. Ils affichent parfois dans leurs vitrines des placards impayables : tout le monde a vu celui-ci : <i>Grande vente pour rider</i>. Les marchands de farine exposent à vos yeux des <i>simples</i> (pour <i>samples</i>, échantillons) de leurs produits.</p>	<p>M. MICHEL Les tailleurs vous demandent si vous désirez que votre pantalon soit <i>tight</i> ou <i>loose</i>... Les marchands de nouveautés se proclament négociants en <i>merchandises sèches</i> "dry goods." ce qui doit sembler à un étranger l'indice d'une manœuvre déloyale. d'un parti pris de <i>deprimer</i> les denrées du voisin. Les mêmes vous présentent des gants de <i>kid</i>, et s'offrent à les <i>stretch</i> ; ils vous proposent une <i>scarf</i>, un <i>cloud</i>, des <i>hoops</i>, qu'ils vous <i>chargeront</i> au plus juste prix pour du <i>cash</i>, parce qu'ils <i>clairent</i> leur magasin et <i>vident</i> leur <i>stock</i>. Jetez plutôt les yeux sur leurs <i>bills</i> attachés à leurs carreaux : <i>Grande vente pour rider</i>. Les marchands de fleur de farine (c'est-à-dire en anglais <i>flour</i>) exposent à votre vue des <i>simples</i>, c'est-à-dire des échantillons (<i>samples</i>), des produits du pays.</p>
--	---

Il est, entre bien d'autres, une tournure de phrase dont les avocats abusent singulièrement et qu'ils devraient bien, une fois pour toutes, bannir de leurs locutions judiciaires. A tous moments, vous les entendrez s'écrier : " Vos honneurs savez, vos honneurs comprenez." La construction grammaticale exigerait certainement : " Vos honneurs savent, vos honneurs comprennent..." Le verbe *voir*, paraît-il, à la troisième personne du singulier du futur présent, accole au mot "Votre honneur" aurait une consonnance désagréable pour l'oreille... Je n'en dirai pas plus à l'adresse de nos avocats... lorsque vous avez le malheur de leur déplaire, rien ne les embarrasse moins que de vous *capitasser*.

Et ainsi de suite ; tout le travail de M. LaRue y passe. La seule différence entre les deux auteurs, c'est que l'un donne comme fautes générales, comme notre langage habituel, ce que l'autre nous reproche, à nous, ses compatriotes, comme de trop fréquentes exceptions, et nous signale comme un ridicule en même temps qu'un péril. Et néanmoins, l'écrivain français reprend M. LaRue pour avoir dit en Canada. De sa part, cette critique frise l'ingratitude.

M. Francisque Michel s'est fait remarquer par une histoire du commerce de Bordeaux et par ses recherches sur le pays

des Basques : espérons que dans ces deux ouvrages il s'est montré plus *original* que dans l'étude ethnographique dont nous venons de donner un aperçu.

OSCAR DUNN.

INCENDIE DANS LES ATELIERS DE L'OPINION PUBLIQUE.

À peine étions-nous revenus des ennuis d'un déménagement, à peine étions-nous installés dans nos ateliers nouveaux, que voici le fléau destructeur qui vient nous avertir de ne pas placer nos espérances dans le bois et la pierre et le fer, car la rouille et le ver, et surtout le feu, les rongent et les consomment.

Dimanche, 6 août, à onze heures de l'avant-midi, des spirales de fumée sortant des fenêtres du troisième étage de la bâtisse Burland-Desbarats, avertissaient les passants qu'un incendie s'était déclaré. Aussitôt, l'on courut avertir les pompiers de la station centrale, et ceux-ci accoururent, après avoir donné l'alarme. Le capt. McRobie les suivit de près avec son corps de sauvetage. Dans quelques instants ils eurent pénétré dans la bâtisse, et gravissant les escaliers des deux étages qui les séparaient du feu, ils trouvèrent la fumée si épaisse et la chaleur si intense, qu'ils durent pratiquer une ouverture dans une cloison qui entoure l'escalier, afin de pouvoir diriger sur les flammes l'eau de l'aqueduc.

Heureusement, cette ouverture se trouva vis-à-vis du foyer même de l'incendie, à l'endroit où la boiserie des armoires et des marchepieds qui avoisinent la grande presse, les planchers, le plafond, les poutres, l'encore, le vernis, brûlaient déjà activement et lançaient des flammes qui, dans quelques minutes, eussent embrasé l'étage tout entier. En peu de temps, les efforts des pompiers dominèrent la fureur du feu, et ils purent entrer dans l'appartement et éteindre jusqu'à la dernière étincelle. Mais le mal était fait, et trois de nos six superbes presses lithographiques à vapeur étaient hors de combat. La plus grande et la plus belle eut malheureusement le plus à souffrir. Celle même sur laquelle s'imprime chaque semaine *L'Opinion Publique*, et qui a coûté au-delà de \$7,500, était gâtée à ce point qu'elle devra être en partie renouvelée. Les pertes totales s'élèvent probablement à \$10,000, montant que couvrent, heureusement, les assurances. L'eau aurait détruit presque autant que le feu, sans les précautions des pompiers, et le zèle du corps de sauvetage qui couvrirent de toiles peintes les meubles, machines, etc., dans les étages inférieurs.

Comment le feu a-t-il pris ? personne ne le sait ! Il n'y avait personne dans la maison, et la veille à six heures et demie, le gardien avait tout laissé en bon ordre. On s'imagine qu'il y aura eu négligence de la part de quelqu'employé, mais rien ne le prouve ; c'est un cas de combustion spontanée.

Nous croyons que nos abonnés nous pardonneront d'avoir passé, sous ces circonstances, quinze jours sans leur envoyer *L'Opinion Publique*. Nous ferons en sorte, dans le cours du semestre, de leur refaire cette perte, soit au moyen de suppléments, soit en publiant plusieurs numéros de 16 pages au lieu de 12. De cette manière, à la fin de l'année, chaque abonné aura reçu l'équivalent de ses cinquante-deux numéros. G. E. D.

MONSIEUR BOURGET.

Sa Grandeur, depuis quinze jours, est dans un état de faiblesse extrême, et par moments éprouve d'horribles souffrances. Il prend du mieux parfois, et l'espoir renaît dans les cœurs ; le lendemain, son mal s'accroît, et les médecins désespèrent de le sauver. Au milieu de ses souffrances, le saint prélat ne cesse de prier, et sa résignation édifie ceux qui l'entourent. Aux dernières nouvelles, il n'y avait pas de danger immédiat.

DERNIÈRES NOUVELLES

Semlin, 9.—Le général Autitch a attaqué Dervish Pacha, près Sienitza, et après trois jours de combat, les Turcs ont été défaits.

Ristics, le premier ministre serbe, prépare une note qui sera envoyée aux puissances, rendant compte des atrocités commises par les Turcs dans la Serbie.

Ces derniers sont accusés de mutiler les blessés, de brûler les villages, et de porter du pétrole dans leurs sacs de munition pour cet objet.

Londres, 10.—Le grand établissement de lithographie et de gravure de Grant et Cie. a été la proie des flammes. Les pertes dépassent \$1,000,000. Cette maison avait une succursale à New-York.

Londres, 11 a. m.—Une dépêche de Berlin au *Standard* dit que la Porte a déclaré positivement qu'elle avait l'intention de se prêter à des négociations de paix, si les puissances intervenaient, mais qu'elle n'accepterait pas de médiation avant que les Turcs soient entrés à Belgrade.

Shanghai, 14.—Pendant la messe la foule a attaqué la chapelle de la maison française Ning Hooe Tou, province de Nigouhali. Le célébrant et plusieurs fidèles ont été tués.

Londres, 15.—Une dépêche de Seara, capitale de l'Éthiopie, adressée à "l'Agence Reuter," annonce qu'un engagement a eu lieu hier entre les Monténégrins et les Turcs, près de Kuci, et qu'il a duré tout le jour. Les Turcs furent repoussés et poursuivis d'Ardina jusqu'à Podgovitza. Les Monténégrins se sont emparés d'une quantité d'armes, de matériel de guerre et de plusieurs drapeaux. Les Turcs ont perdu beaucoup d'hommes tant tués que blessés.

—Le correspondant viennois du *Times* dit que les généraux les plus versés dans l'art militaire, approuvent la tactique de Tcherniaeff et déclarant que c'est seulement l'infériorité du nombre qui l'a contraint à abandonner le territoire turc et à prendre la défensive. Il a évacué Gurgusovatz et Sartschar ; on pense qu'il abandonnera toute la ligne du Timok et forcera les Turcs à le suivre dans les défilés qui se trouvent entre les vallées du Timok et de la Morava. Il a une armée de 60,000 hommes, qui occupe de fortes positions d'Alexinzat à Paratchin. Les Turcs ont 100,000 hommes, divisés en trois corps d'armée, il reste à savoir maintenant s'ils attaqueront les Serbes ou marcheront vers le nord, laissant l'ennemi derrière eux.

—Le *Times* considère que la prise de Gurgusovatz est un coup très-dur sinon fatal pour les Serbes, et il dit que les ministres turcs doivent être solennellement avertis qu'il ne leur sera pas permis d'abuser de leur victoire. S'ils pensent que sur le sol de la Serbie, leurs troupes pourront commettre en toute sûreté la centième partie des atrocités perpétrées dans la Bulgarie, ils sont grandement dans l'erreur.

Belgrade, 17.—Des dépêches officielles annoncent que mardi, 5,000 Turcs ont attaqué la position du colonel Autich, de ce côté du défilé Klissoura, et après une sérieuse bataille qui dura de 10 heures du matin à quatre heures de l'après-midi, ils furent repoussés avec de grandes pertes.

Constantinople, 17.—Une proclamation est publiée ici, aujourd'hui, invitant les Serbes à se soumettre, et offrant protection à ceux qui le feraient. Elle déclare que les commandants turcs ont reçu ordre de protéger tous les habitants paisibles et leurs propriétés sur le territoire de la Serbie.

Londres, 18.—Le *Daily Telegraph* publie une dépêche de Belgrade disant que les Turcs ont entouré Milanovitz, sur le Danube. Les Serbes défendent énergiquement la ville, mais si elle capitule, rien ne pourra empêcher les Turcs de marcher sur Belgrade et Semendria.

San-Francisco, 14.—Une dépêche de Victoria dit qu'à une assemblée publique convoquée par le maire à la demande des citoyens, qui a eu lieu vendredi soir, l'adresse qui doit être présentée à lord Dufferin a été adoptée. Elle commence par l'énumération des griefs de la Colombie contre le gouvernement de la Puissance et termine en priant le gouverneur de demander à la reine de séparer la colonie de la Confédération ou bien de lui accorder le bénéfice des conditions posées par lord Carnarvon.

Toronto, 15.—Un télégramme du câble transatlantique adressé au *Globe* et daté du 14 de ce mois, dit que l'emprunt de la province de Québec est couvert plus rapidement qu'on ne s'y attendait. Les offres de Londres sont mauvaises, mais celles de la campagne sont de beaucoup meilleures. On affirme qu'un demi million a été pris. Il est rumeur à la bourse qu'un syndicat de Glasgow en a pris pour un montant considérable. La banque des marchands et le trésorier provincial se déclarent satisfaits.

San-Francisco, 17.—Le comte de Dufferin, gouverneur-général de la puissance du Canada, est arrivé à Victoria la nuit dernière, et a été l'objet d'une réception magnifique. Les rues étaient décorées d'arcs de triomphe et de drapeaux. Le lieutenant-gouverneur, les membres du cabinet, les autorités de la ville, les associations militaires et civiles l'ont reçu au débarcadère et se sont formés ensuite en procession pour se rendre à l'hôtel du gouvernement.

LES VERS CHEZ LES ENFANTS.—Cette maladie, si elle est négligée, produit de fâcheux résultats. Si l'enfant dort mal, est agité, se gratte le nez ou ne paraît pas bien, quoiqu'il ne soit pas positivement malade, il a des vers, et rien ne les fera disparaître aussi prestement et efficacement que les PASTILLES VERMIFUGES DE WINGATE.

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE XIII. — LES PROJETS D'HATTERAS

L'apparition de ce hardi personnage fut diversement appréciée par l'équipage ; les uns se rallièrent complètement à lui, par amour de l'argent ou par audace ; d'autres prirent leur parti de l'aventure, qui se réservèrent le droit de protester plus tard ; d'ailleurs, résister à un pareil homme paraissait difficile actuellement. Chacun revint donc à son poste. Le 20 mai était un dimanche et fut jour de repos pour l'équipage.

Un conseil d'officiers se tint chez le capitaine ; il se composa d'Hatteras, de Shandon, de Wall, de Johnson et du docteur.

« Messieurs, dit le capitaine de cette voix à la fois douce et impérieuse qui le caractérisait, vous connaissez mon projet d'aller jusqu'au pôle ; je désire connaître votre opinion sur cette entreprise. Qu'en pensez-vous, Shandon ? »

« Je n'ai pas à penser, capitaine, répondit froidement Shandon, mais à obéir. »

Hatteras ne s'étonna pas de la réponse.

« Richard Shandon, reprit-il non moins froidement, je vous prie de vous expliquer sur nos chances de succès. »

« Eh bien, capitaine, répondit Shandon, les faits répondent pour moi ; les tentatives de ce genre ont échoué jusqu'ici ; je souhaite que nous soyons plus heureux. »

« Nous le serons. Et vous, messieurs, qu'en pensez-vous ? »

« Pour mon compte, répliqua le docteur, je crois votre dessein praticable, capitaine ; et comme il est évident que des navigateurs arriveront un jour ou l'autre à ce pôle boréal, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas nous. »

« Et il y a des raisons pour que ce soit nous, répondit Hatteras, car nos mesures sont prises en conséquence, et nous profiterons de l'expérience de nos devanciers. Et, à ce propos, Shandon, recevez mes remerciements pour les soins que vous avez apportés à l'équipement du navire ; il y a bien quelques mauvaises têtes dans l'équipage, que je saurai mettre à la raison ; mais, en somme, je n'ai que des éloges à vous donner. »

Shandon s'inclina froidement. Sa position à bord du *Forward*, qu'il croyait commander, était fautive. Hatteras le comprit et n'insista pas davantage.

« Quant à vous, messieurs, reprit-il en s'adressant à Wall et à Johnson, je ne puis m'assurer le concours d'officiers plus distingués par leur courage et leur expérience. »

« Ma foi ! capitaine, je suis votre homme, répondit Johnson, et, bien que votre entreprise me semble un peu hardie, vous pouvez compter sur moi jusqu'au bout. »

« Et sur moi également, dit James Wall. »

« Quant à vous, docteur, je sais ce que vous valez. »

« Eh bien, vous en savez plus que moi, répondit vivement le docteur. »

« Maintenant, messieurs, reprit Hatteras, il est bon que vous appreniez sur quels faits incontestables s'appuie ma prétention d'arriver au pôle. En 1817, le *Neptune* d'Aberdeen s'éleva au nord du Spitzberg jusqu'au quatre-vingt-deuxième degré. En 1826, le célèbre Parry, après son troisième voyage dans les mers polaires, partit également de la pointe du Spitzberg, et, avec des traîneaux-barques, monta à cent cinquante milles vers le nord. En 1852, le capitaine Ingfield pénétra, dans l'entrée de Smith, jusque par soixante-dix-huit degrés trente-cinq minutes de latitude. Tous ces navires étaient anglais, et commandés par des Anglais, nos compatriotes. »

Ici Hatteras fit une pause.

« Je dois ajouter, reprit-il d'un air contraint, et comme si les paroles ne pouvaient quitter ses lèvres, je dois ajouter qu'en 1854, l'Américain Kane, commandant le brick *L'Adelphi*, s'éleva plus haut encore, et que son lieutenant Morton, s'étant avancé à travers des champs de glace, fit flotter le pavillon des Etats-Unis au delà du quatre-vingt-deuxième degré. Ceci dit, je n'y reviendrai plus. Or, ce qu'il faut savoir, c'est que les capitaines du *Neptune*, de l'*Entreprise*, de l'*Isabelle*, de l'*Adelphi*, constatèrent qu'à partir de ces hautes latitudes, il existait un bassin polaire entièrement libre de glaces. »

« Libre de glaces ! s'écria Shandon en interrompant le capitaine. C'est impossible ! »

« Vous remarquerez, Shandon, reprit tranquillement Hatteras, dont l'œil brilla un instant, que je vous cite des faits et des noms à l'appui. J'ajouterai que pendant la station du commandant Penny, en 1851, au bord du canal de Wellington, son lieutenant Stewart se trouva également en présence d'une mer libre, et que cette particularité fut confirmée pendant l'hivernage de sir Edward Belcher, en 1853, à la baie de Northumberland par soixante-seize degrés cinquante-deux minutes de latitude, et quatre-vingt-dix-neuf degrés vingt minutes de longitude ; les rapports sont indiscutables, et il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas les admettre. »

« Cependant, capitaine, reprit Shandon, ces faits sont si contradictoires... »

« Erreur, Shandon, erreur ! s'écria le Dr. Clawbonny ; ces faits ne contredisent aucune

assertion de la science ; le capitaine me permettra de vous le dire. »

« Allez, docteur ! répondit Hatteras. »

« Eh bien, écoutez ceci, Shandon : il résulte très-évidemment des faits géographiques et de l'étude des lignes isothermes que le point le plus froid du globe n'est pas au pôle même ; comme le point magnétique de la terre, il s'écarte du pôle de plusieurs degrés. Ainsi, les calculs de Brewster, de Bergham et de quelques physiciens démontrent qu'il y a dans notre hémisphère deux pôles du froid ; l'un serait situé en Asie par soixante-dix-neuf degrés trente minutes de latitude nord, et par cent vingt degrés de longitude Est ; l'autre se trouverait en Amérique par soixante-dix-huit degrés de latitude nord et par quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude ouest. Ce dernier est celui qui nous occupe, et vous voyez, Shandon, qu'il se rencontre à plus de douze degrés au-dessous du pôle. Eh bien, je vous le demande, pourquoi au pôle la mer ne serait-elle pas aussi dégagée de glaces qu'elle peut l'être en été par le soixante-sixième parallèle, c'est-à-dire au sud de la baie de Baffin ? »

« Voilà qui est bien dit, répondit Johnson ; M. Clawbonny parle de ces choses comme un homme du métier. »

« Cela paraît possible, reprit James Wall. »

« Chimères et suppositions ! hypothèses pures ! répliqua Shandon avec entêtement. »

« Eh bien, Shandon, reprit Hatteras, considérons les deux cas : ou la mer est libre de glaces, ou elle ne l'est pas, et dans ces deux suppositions rien ne peut nous empêcher de gagner le pôle. Si elle est libre, le *Forward* nous y conduira sans peine ; si elle est glacée, nous tenterons l'aventure sur nos traîneaux. Vous m'accorderez que cela n'est pas impraticable ; une fois parvenus avec notre brick jusqu'au quatre-vingt-troisième degré, nous n'aurons pas plus de six cents milles (1) à faire pour atteindre le pôle. »

« Et que sont six cents milles, dit vivement le docteur, quand il est constant qu'un Cosaque, Alexis Markoff, a parcouru sur la mer Glaciale, le long de la côte septentrionale de l'empire russe, avec des traîneaux tirés par des chiens, un espace de huit cents milles en vingt-quatre jours ? »

« Vous l'entendez, Shandon, répondit Hatteras, et dites-moi si des Anglais peuvent faire moins qu'un Cosaque. »

« Non, certes ! s'écria le bouillant docteur. »

« Non, certes ! répéta le maître d'équipage. »

« Eh bien, Shandon ? demanda le capitaine. »

« Capitaine, répondit froidement Shandon, je ne puis vous répéter que mes premières paroles : j'obéirai. »

« Bien. Maintenant, reprit Hatteras, songeons à notre situation actuelle ; nous sommes pris par les glaces, et il me paraît impossible de nous élever cette année dans le détroit de Smith. Voici donc ce qu'il convient de faire. »

Hatteras déplaça sur la table l'une de ces excellentes cartes publiées en 1859, par ordre de l'Amirauté.

« Veuillez me suivre, je vous prie. Si le détroit de Smith nous est fermé, il n'en est pas de même du détroit de Lancaster, sur la côte ouest de la mer de Baffin ; selon moi, nous devons remonter ce détroit jusqu'à celui de Barrow, et de là jusqu'à l'île de Beechey ; la route a été cent fois parcourue par des navires à voiles ; nous ne serons donc pas embarrassés avec un brick à hélice. Une fois à l'île Beechey, nous suivrons le canal Wellington aussi avant que possible, vers le nord, jusqu'au débouché de ce canal qui fait communiquer le canal Wellington avec le canal de la Reine, à l'endroit même où fut aperçu la mer libre. Or, nous ne sommes qu'à 20 milles ; dans un mois, si les circonstances nous favorisent, nous aurons atteint ce point, et de là nous nous élancerons vers le pôle. Qu'en pensez-vous, messieurs ? »

« C'est évidemment, répondit Johnson, la seule route à prendre. »

« Eh bien, nous la prendrons, et dès demain. Que ce dimanche soit consacré au repos ; vous veillerez, Shandon, à ce que les lectures de la Bible soient régulièrement faites ; ces pratiques religieuses ont une influence salutaire sur l'esprit des hommes, et un marin surtout doit mettre sa confiance en Dieu. »

« C'est bien, capitaine, répondit Shandon, qui sortit avec le lieutenant et le maître d'équipage. »

« Docteur, fit John Hatteras en montrant Shandon, voilà un homme froissé que l'orgueil a perdu ; je ne peux plus compter sur lui. »

Le lendemain, le capitaine fit mettre de grand matin la pirogue à la mer ; il alla reconnaître les ice-bergs du bassin, dont la largeur n'excédait pas deux cents yards (2). Il remarqua même que par suite d'une lente pression des glaces, ce bassin menaçait de se rétrécir ; il devenait donc urgent d'y pratiquer une brèche, afin que le navire ne fut pas écrasé dans cet étroit de montagnes ; aux moyens employés par John Hatteras, on vit bien que c'était un homme énergique.

Il fit d'abord tailler des degrés dans la muraille glacée, et il parvint au sommet d'un ice-berg ; il reconnut de là qu'il lui serait facile de se frayer un chemin vers le sud-ouest ; d'après ses ordres, on creusa un fourneau de mine presque au centre de la montagne ; ce travail, rapidement mené, fut terminé dans la journée du lundi.

Hatteras ne pouvait compter sur ses blasting-cylindres de huit à dix livres de poudre, dont l'action eût été nulle sur des masses pareilles ; ils n'étaient bons qu'à briser les champs de

glace ; il fit donc déposer dans le fourneau mille livres de poudre dont la direction expansive fut soigneusement calculée. Cette mine, munie d'une longue mèche entourée de gutta-percha, vint aboutir au dehors. La galerie, conduisant au fourneau, fut remplie avec de la neige et des quartiers de glaçons, auxquels le froid de la nuit suivante devait donner la dureté du granit. En effet, la température, sous l'influence du vent d'est, descendit à douze degrés (—11° centigrades).

Le lendemain, à sept heures, le *Forward* se tenait sous vapeur, prêt à profiter de la moindre issue. Johnson fut chargé d'aller mettre le feu à la mine ; la mèche avait été calculée de manière à brûler une demi-heure avant que de communiquer le feu aux poudres. Johnson eut donc le temps suffisant pour régner le bord ; en effet, dix minutes après avoir exécuté les ordres d'Hatteras, il revenait à son poste.

L'équipage se tenait sur le pont, par un temps sec et assez clair ; la neige avait cessé de tomber ; Hatteras, debout sur la dunette avec Shandon et le docteur, comptait les minutes sur son chronomètre.

A huit heures trente-cinq minutes, une explosion se fit entendre, et beaucoup moins éclatante qu'on ne l'eût supposée. Le profil des montagnes fut brusquement modifié, comme dans un tremblement de terre ; une fumée épaisse et blanche fusa vers le ciel à une hauteur considérable, et de longues crevasses zébrèrent vers les flancs de l'ice-berg, dont la partie supérieure, projetée au loin, retombait en débris autour du *Forward*.

Mais la passe n'était pas encore libre ; d'énormes quartiers de glace, arc-boutés sur les montagnes adjacentes, demeuraient suspendus en l'air, et l'on pouvait craindre que l'enceinte ne se refermât par leur chute.

Hatteras jugea la situation d'un coup d'œil. « Wolsten ! s'écria-t-il. L'armurier accourut. »

« Capitaine ? fit-il. »

« Chargez la pièce de l'avant à triple charge, dit Hatteras, et bourrez aussi fortement que possible. »

« Nous allons donc attaquer cette montagne à boulets de canon ? demanda le docteur. »

« Non, répondit Hatteras. C'est inutile. Pas de boulet, Wolsten, mais une triple charge de poudre. Faites vite. »

Quelques instants après, la pièce était chargée.

« Que veut-il faire sans boulet ? dit Shandon entre ses dents. »

« On le verra bien, répondit le docteur. »

« Nous sommes parés, capitaine, s'écria Wolsten. »

« Bien, répondit Hatteras. Brunton ! cria-t-il à l'ingénieur, attention. Quelques tours en avant. »

Brunton ouvrit les tiroirs, et l'hélice se mit en mouvement ; le *Forward* s'approcha de la montagne minée.

« Visez bien à la passe ! » cria le capitaine à l'armurier.

Celui-ci obéit ; lorsque le brick ne fut plus qu'à une demi-encablure, Hatteras cria : « Feu ! »

Une détonation formidable suivit son commandement, et les blocs ébranlés par la commotion atmosphérique furent précipités soudain dans la mer. Cette agitation des couches d'air avait suffi.

« A toute vapeur, Brunton ! s'écria Hatteras. Droit dans la passe, Johnson ! »

Johnson tenait la barre ; le brick, poussé par son hélice, qui se vissait dans les flots écumeux, s'élança au milieu du passage libre alors. Il était temps. Le *Forward* franchissait à peine cette ouverture, que sa prison se refermait derrière lui.

Le moment fut palpitant, et il n'y avait à bord qu'un cœur ferme et tranquille, celui du capitaine. Aussi l'équipage, émerveillé de la manœuvre, ne put retenir le cri de :

« Hurrah pour John Hatteras ! »

CHAPITRE XIV. — EXPÉDITION A LA RECHERCHE DE FRANKLIN

Le mercredi 23 mai, le *Forward* avait repris son aventureuse navigation, louvoyant adroitement au milieu des paës et des ice-bergs, grâce à la vapeur, cette force obéissante qui manqua à tant de navigateurs des mers polaires ; il semblait se jouer au milieu de ces écueils mouvants ; on eût dit qu'il reconnaissait la main d'un maître expérimenté, et, comme un cheval sous un écuyer habile, il obéissait à la pensée de son capitaine.

La température remontait. Le thermomètre marqua à six heures du matin vingt-six degrés (—3° centig.), à six heures du soir, vingt-neuf degrés (—2° centig.), et à minuit, vingt-cinq degrés (—4° centig.) ; le vent soufflait légèrement du sud-est.

Le jeudi, vers les trois heures du matin, le *Forward* arriva en vue de la baie Possession, sur la côte d'Amérique, à l'entrée du détroit de Lancaster ; bientôt le cap Burney fut entrevu. Quelques Esquimaux se dirigèrent vers le navire ; mais Hatteras ne prit pas le loisir de les attendre.

Les pics de Byam-Martin qui dominent le cap Liverpool, laissés sur la gauche, se perdirent dans la brume du soir ; celle-ci empêcha de relever le cap Hay, dont la pointe, très-basse d'ailleurs, se confond avec les glaces de la côte, circonstance qui rend souvent fort difficile la détermination hydrographique des mers polaires.

Les puffins, les canards, les mouettes blanches

se montraient en très-grand nombre. La latitude par observation donna 74° 01', et la longitude, d'après le chronomètre, 77° 15'.

Les deux montagnes de Catherine et d'Elizabeth élevaient au-dessus des nuages leur chapeiron de neige.

Le vendredi, à six heures, le cap Warender sui dépassa sur la côte droite du détroit, et sur la gauche, l'Admiralty-Inlet, baie encore peu explorée par des navigateurs qui avaient hâte de se porter dans l'ouest. La mer devint assez forte, et souvent les lames balayèrent le pont du brick en y projetant des morceaux de glace. Les terres de la côte nord offraient aux regards de turquoises apparences avec leurs hautes tables presque nivelées, qui réverbéraient les rayons du soleil.

Hatteras eût voulu prolonger les terres septentrionales, afin de gagner au plus tôt l'île Beechey et l'entrée du canal Wellington ; mais une banquise continue l'obligeait, à son grand déplaisir, de suivre les passes du sud.

Ce fut pour cette raison que, le 26 mai, au milieu d'un brouillard sillonné de neige, le *Forward* se trouva par le travers du cap York ; une montagne d'une grande hauteur et presque à pic le fit reconnaître ; le temps s'étant un peu levé, le soleil parut un instant vers midi, et permit de faire une assez bonne observation : 74° 4' de latitude, et 84° 23' de longitude. Le *Forward* se trouvait donc à l'extrémité du détroit de Lancaster.

Hatteras montrait sur ses cartes, au docteur, la route suivie et à suivre. Or, la position du brick était intéressante en ce moment.

« J'aurais voulu, dit-il, me trouver plus au nord ; mais à l'impossible nul n'est tenu ; voyez, voici notre situation exacte. »

Le capitaine pointa sa carte à peu de distance du cap York.

« Nous sommes au milieu de ce carrefour ouvert à tous les vents, et formé par les débouchés du détroit de Lancaster, du détroit de Barrow, du canal de Wellington et du passage du Régent ; c'est un point auquel ont nécessairement abouti tous les navigateurs de ces mers. »

« Eh bien, répondit le docteur, cela devait être embarrassant pour eux ; c'est un véritable carrefour, comme vous dites, auquel viennent se croiser quatre grandes routes, et je ne vois pas de poteaux indicateurs du vrai chemin ! Comment donc les Parry, les Ross, les Franklin ont-ils fait ? »

« Ils n'ont pas fait docteur, ils se sont laissés faire ; ils n'avaient pas le choix, je vous assure ; tantôt le détroit de Barrow se fermait pour l'un, qui, l'année suivante, s'ouvrait pour l'autre ; tantôt le navire se sentait inévitablement entraîné vers le passage du Régent. Il est arrivé de tout cela que, par la force des choses, on a fini par connaître ces mers si embrouillées. »

« Quel singulier pays ! fit le docteur en considérant la carte. Comme tout y est déliqueté, déchiré, mis en morceaux, sans aucun ordre, sans aucune logique ! Il semble que les terres voisines du pôle nord ne soient ainsi morcelées que pour en rendre les approches plus difficiles, tandis que dans l'autre hémisphère elles se terminent par des pointes tranquilles et effilées comme le cap Horn, le cap de Bonne-Espérance et la péninsule Indienne ! Est-ce la rapidité plus grande de l'Equateur qui a ainsi modifié les choses, tandis que les terres extrêmes, encore fluides aux premiers jours du monde, n'ont pu se condenser, s'agglomérer les unes aux autres, faute d'une rotation assez rapide ? »

« Cela doit être, car il y a une logique à tout ici-bas, et rien ne s'y est fait sans des motifs que Dieu permet quelquefois aux savants de découvrir ; ainsi, docteur, usez de la permission. »

« Je serai malheureusement discret, capitaine. Mais quel vent effroyable règne dans ce détroit ! ajouta le docteur en s'encapuchonnant de son mieux. »

« Oui, la brise du nord y fait rage surtout et nous écarte de notre route. »

« Elle devrait cependant repousser les glaces au sud et laisser le chemin libre. »

« Elle le devrait, docteur, mais le vent ne fait pas toujours ce qu'il doit. Voyez cette banquise paraît impénétrable. Enfin, nous essayerons d'arriver à l'île Griffith, puis de contourner l'île Cornwallis pour gagner le canal de la Reine, sans passer par le canal de Wellington. Et cependant je veux absolument toucher à l'île Beechey, afin d'y refaire ma provision de charbon. »

« Comment cela ? répondit le docteur étonné. »

« Sans doute ; d'après l'ordre de l'Amirauté, de grandes provisions ont été déposées sur cette île, afin de pourvoir aux expéditions futures, et quoi que le capitaine MacClintock ait pu prendre en août 1859, je vous assure qu'il en restera pour nous. »

« Au fait, dit le docteur, ces parages ont été explorés pendant quinze ans, et jusqu'au jour où la preuve certaine de la perte de Franklin a été acquise, l'Amirauté a toujours entretenu cinq ou six navires dans ces mers. Si je ne me trompe, même, l'île Griffith, que je vois là sur la carte, presque au milieu du carrefour, est devenue le rendez-vous général des navigateurs. »

« Cela est vrai, docteur, et la malheureuse expédition de Franklin a eu pour résultat de nous faire connaître ces lointains contrées. »

« C'est juste, capitaine, car les expéditions ont été nombreuses depuis 1845. Ce ne fut qu'en 1848 que l'on s'inquiéta de la disparition de l'*Erabus* et du *Terror*, les deux navires de Franklin. On voit alors le vieil ami de l'amiral, le docteur Richardson, âgé de soixante-dix ans, courir au Canada et remonter la rivière Copernic jusqu'à la mer polaire ; de son côté,

(1) 278 lieues.

(2) 182 mètres.

James Ross, commandant l'Entrepise et l'Investigator, appareille d'Upernivik en 1848, et arrive au cap York, où nous sommes en ce moment. Chaque jour il jette à la mer un baril contenant des papiers destinés à faire connaître sa position; pendant la brume, il tire le canon; la nuit, il lance des fusées et brûle des feux de Bengale, ayant soin de se tenir toujours sous une petite voile; enfin il hiverna au port Léopold de 1848 à 1849; là, il s'empara d'une grande quantité de renards blancs, fait raver à leur cou des colliers de cuivre sur lesquels était gravée l'indication de la situation des navires et des dépôts de vivres, et il les fait disperser dans toutes les directions; puis au printemps le commence à fouiller les côtes de North-Somerset sur des traîneaux, au milieu de dangers et de privations qui rendirent presque tous ses hommes malades ou estropiés, élevant des cairns (3), dans lesquels il enfermait des cylindres de cuivre, avec les notes nécessaires pour rallier l'expédition perdue; pendant son absence, le lieutenant MacClure explorait sans résultat les côtes septentrionales du détroit de Barrow. Il est à remarquer, capitaine, que James Ross avait sous ses ordres deux officiers destinés à devenir célèbres plus tard, MacClure, qui franchit le passage du nord-ouest, MacClintock, qui découvrit les restes de Franklin.

—Deux bons et braves capitaines aujourd'hui, deux braves Anglais; continuez, docteur, l'histoire de ces mers que vous possédez si bien; il y a toujours à gagner aux récits de ces tentatives audacieuses.

—Eh bien, pour en finir avec James Ross, j'ajouterai qu'il essaya de gagner l'île Melville et à l'ouest; mais il faillit perdre ses navires, et, pris par les glaces, il fut ramené malgré lui jusque dans la mer de Baffin.

—Ramené, fit Hatteras en fronçant le sourcil, ramené malgré lui?

—Il n'avait rien découvert, reprit le docteur; ce fut à partir de cette année 1850 que les navires anglais ne cessèrent de sillonner ces mers, et qu'une prime de vingt mille livres (4) fut promise à toute personne qui découvrirait les équipages de l'Erebus et du Terror. Déjà, en 1848, les capitaines Kellet et Moore, commandant le Herald et le Plover, tentaient de pénétrer par le détroit de Behring. J'ajouterai que, pendant les années 1850 et 1851, le capitaine Austin hiverna à l'île Cornwallis; le capitaine Penny explora, sur l'Assistance et la Résolue, le canal Wellington; le vieux John Ross, le héros du pôle magnétique, repartit sur son yacht le Felix à la recherche de son ami; le brick le Prince-Albert fit un premier voyage aux frais de lady Franklin, et enfin que deux navires américains expédiés par Grinnel avec le capitaine Haven, entraînés hors du canal Wellington, furent rejetés dans le détroit de Lancaster. Ce fut pendant cette année que MacClintock, alors lieutenant d'Austin, poussa jusqu'à l'île Melville et au cap Dundas, points extrêmes atteints par Pary en 1819, et que l'on trouva à l'île Beechey des traces de l'hivernage de Franklin en 1845.

—Oui, répondit Hatteras, trois de ses matelots y avaient été inhumés, trois hommes plus chanceux que les autres!

—De 1851 à 1852, continua le docteur, en approuvant du geste la remarque d'Hatteras, nous voyons le Prince-Albert entreprendre un second voyage avec le lieutenant français Bellet; il hiverna à Batty-Bay, dans le détroit du Prince-Régent, explore le sud-ouest de Somerset, et en reconnaît la côte jusqu'au cap de Walker. Pendant ce temps, l'Entrepise et l'Investigator, de retour en Angleterre, passaient sous le commandement de Collinson et de MacClure, et rejoignaient Kellet et Moore au détroit de Behring; tandis que Collinson revenait hiverner à Hong-Kong, MacClure marchait en avant, et, après trois hivernages, de 1850 à 1851, de 1851 à 1852, de 1852 à 1853, il découvrit le passage du nord-ouest, sans rien apprendre sur le sort de Franklin. De 1852 à 1853, une nouvelle expédition composée de trois bâtiments à voile, l'Assistance, le Résolue, le North-Star, et de deux bateaux à vapeur, le Pioneer et l'Intrepide, mit à la voile sous le commandement de sir Edward Belcher, avec le capitaine Kellet pour second; sir Edward visita le canal Wellington, hiverna à la baie de Northumberland, et parcourut la côte, tandis que Kellet, poussant jusqu'à Bridport dans l'île de Melville, explorait sans succès cette partie des terres boréales. Mais alors le bruit se répandit en Angleterre que deux navires, abandonnés au milieu des glaces, avaient été aperçus non loin des côtes de la Nouvelle-Ecosse. Aussitôt lady Franklin arme le petit steamer à hélice l'Isabelle, et le capitaine Inglefield, après avoir remonté la baie de Baffin jusqu'à la pointe Victoria par le quatre-vingtième parallèle, revient à l'île Beechey sans plus de succès. Au commencement de 1855, l'Américain Grinnel fait les frais d'une nouvelle expédition, et le docteur Kane, cherchant à pénétrer jusqu'au pôle...

—Mais il ne l'a pas fait, s'écria violemment Hatteras, et Dieu en soit loué! Ce qu'il n'a pas fait, nous le ferons!

—Je le sais, capitaine, répondit le docteur, et si j'en parle, c'est que cette expédition se rattache forcément aux recherches de Franklin. D'ailleurs, elle n'eut aucun résultat. J'allais omettre de vous dire que l'Amirauté, considérant l'île Beechey comme le rendez-vous général des expéditions, chargea, en 1853, le steamer le Phenix, capitaine Inglefield, d'y trans-

porter des provisions; ce marin s'y rendit avec le lieutenant Bellet, et perdit ce brave officier qui, pour la seconde fois, mettait son dévouement au service de l'Angleterre; nous pouvons avoir des détails d'autant plus précis sur cette catastrophe, que Johnson, notre maître d'équipage, fut témoin de ce malheur.

—Le lieutenant Bellet était un brave Français, dit Hatteras, et sa mémoire est honorée ne Angleterre.

—Alors, reprit le docteur, les navires de l'escadre Belcher commencent à revenir peu à peu; pas tous, car sir Edward dut abandonner l'Assistance en 1854, ainsi que MacClure avait fait de l'Investigator en 1853. Sur ces entrefaites, le docteur Rae, par une lettre datée du 29 juillet 1854 et adressée de Repulse-Bay, où il était parvenu par l'Amérique, fit connaître que les Esquimaux de la terre du roi Guillaume possédaient différents objets provenant de l'Erebus et du Terror; pas de doute possible alors sur la destinée de l'expédition; le Phenix, le North-Star et le navire de Collinson revinrent en Angleterre; il n'y eut plus de bâtiment anglais dans les mers arctiques. Mais si le gouvernement semblait avoir perdu tout espoir, lady Franklin espérait encore, et des débris de sa fortune, elle équipa le Fox, commandé par MacClintock; il partit en 1857, hiverna dans les parages où vous nous êtes apparu, capitaine, parvint à l'île Beechey le 11 août 1858, hiverna une seconde fois au détroit de Bellet, reprit ses recherches en février 1859, le 6 mai découvrit le document qui ne laissa plus de doute sur la destinée de l'Erebus et du Terror, et revint en Angleterre à la fin de la même année. Voilà tout ce qui s'est passé pendant quinze ans dans ces contrées funestes, et, depuis le retour du Fox, pas un navire n'est revenu tenter la fortune au milieu de ces dangereuses mers!

—Eh bien, nous la tenterons," répondit Hatteras.

(A continuer)

La Revue Canadienne est devenue la propriété de la Compagnie d'imprimerie Canadienne de Montréal. Dans la livraison de juillet, que nous venons de recevoir, M. le directeur de la Revue expose ainsi le nouveau programme de la Revue :

AU PUBLIC CATHOLIQUE

Des circonstances imprévues n'ayant pas permis à l'Éditeur de la Revue Canadienne de réaliser ce qu'il s'était proposé de faire pour la rendre de plus en plus digne du patronage du public, il en a cédé la propriété à la Compagnie d'Imprimerie Canadienne, dans l'espoir de voir donner à cette utile publication une impulsion nouvelle et des garanties plus certaines.

En acquérant la propriété de cette Revue, la Société susdite se propose de tenter tous les moyens en son pouvoir pour en faire une publication réellement sérieuse et utile, sans cependant rien lui faire perdre de ce qu'elle a déjà d'agréable.

Pendant ses douze années d'existence, la Revue, nous devons le reconnaître, a rendu des services aux lettres canadiennes, et le recueil de ses travaux fait certainement honneur à notre littérature nationale. Or, c'est l'intention bien arrêtée de ses nouveaux éditeurs de lui conserver ce trait de son caractère propre, tout en s'évertuant à la rendre plus intéressante que jamais. Dans ce but, ils se sont assurés la collaboration de plusieurs écrivains de doctrine irréprochable, d'un vrai mérite littéraire et d'aptitudes très-variées.

Nous dirons toute notre pensée. Il nous semble qu'il y a eu jusqu'ici une lacune dans le programme des matières de la Revue Canadienne. Nous aurions, pour notre part, aimé à y rencontrer plus souvent quelque chose des lettres ecclésiastiques et de ces fortes études de principes, si propres à en relever le ton et redoubler l'intérêt aux yeux des esprits plus sérieux. Nous traversons des temps critiques, où les travaux du genre de ceux des grandes Revues catholiques qui se publient aujourd'hui en Europe, ne doivent pas rester étrangers aux défenseurs et aux amis de la cause de l'Église en Canada. Les graves questions que le Syllabus a partout mises à l'ordre du jour et de la solution desquelles dépend la paix et le bonheur des deux sociétés, civile et religieuse, devraient, à notre sens, occuper une place distinguée dans une publication comme celle-ci. Tout le monde ici ne peut pas facilement se procurer les savantes dissertations des lettres catholiques; mais il peut devenir très-possible de leur faire une place dans cette Revue et de les rendre par là accessibles à tous ceux que ces matières intéressent. C'est ce que nous nous proposons de faire, en demandant surtout au Clergé de nous prêter le secours de son haut patronage.

La partie de l'apologétique catholique sera donc particulièrement soignée, ce qui n'empêchera pas des plumes plus élégantes de mêler les fleurs de la belle littérature aux études plus sérieuses de la philosophie, aux leçons de l'histoire et à l'exposé des principes chrétiens en économie politique et sociale. Comme les lecteurs s'attendront à trouver toujours dans la Revue des feuilletons littéraires, un soin particulier sera donné à leur choix, afin qu'ils soient toujours absolument irréprochables et s'accordent parfaitement avec ce haut esprit moral qui doit avant tout distinguer les publications catholiques. Autant que possible, ces feuilletons seront canadiens, afin de donner un charme à la Revue et encourager davantage notre littérature nationale.

Enfin, on y trouvera toujours une chronique mensuelle des principaux événements, tant du Canada que des pays étrangers, avec les commentaires qui nous sembleront les plus appropriés. Tel est succinctement le programme que la Revue Canadienne suivra à l'avenir. Il serait oisif de dire ici que nous osons compter sur un nouvel encouragement de la part des esprits sérieux et des amis des lettres en faveur d'une publication qu'il y va de notre intérêt à tous, comme aussi de l'honneur national, de soutenir et de répandre.

On m'a prié d'en être le directeur. Comme preuve de mon désir de seconder, autant que mes faibles forces et mes occupations d'un autre genre me le pourront permettre, les louables efforts de ses entreprenants éditeurs, j'ai accepté cette charge, avec l'espoir que cette marque de bonne volonté pourrait profiter à l'entreprise, en provoquant, peut-être, en sa faveur des dévouements plus efficaces et un concours plus précieux.

G. LAMARCHE, Ptre., Chanoine.

M. P. de Cazes continue à donner aux lecteurs du journal Le Monde, de Paris, des nouvelles et des renseignements sur le Canada. Nous devons lui en savoir gré.

En général, ses données sont assez exactes. Il s'est, cependant, gravement trompé au sujet de l'incendie de Saint-Jean, qu'il place dans la basse-ville de Québec :

Le 30 mai dernier, dit-il, sur les deux heures de l'après-midi, le feu prenait dans une maison de bois du faubourg Saint-Louis, un des quartiers les plus populeux de la haute-ville de Québec, et à dix heures du soir, plus de quatre cents maisons étaient déjà entièrement consumées.

Quelques jours après, le 18 juin, un incendie éclatait de nouveau, mais, cette fois, dans la partie basse de la ville. Le vent aidant, les mesures employées en pareil cas pour combattre le fléau furent impuissantes, et s'il faut en croire les nouvelles reçues, le sinistre prit des proportions considérables. Un télégramme mentionne que la douane, neuf églises, deux banques, un pont, deux cent cinquante magasins, sept hôtels, plusieurs filatures, une partie des docks et un certain nombre de vaisseaux sont devenus la proie des flammes dans cette conflagration, qui a dévasté la partie la plus prospère de l'antique capitale des possessions françaises dans l'Amérique du Nord.

Il paraît que les nouvelles que transmet le câble ne sont pas plus exactes à Paris qu'à New-York.

Nous accusons réception de la "Nouvelle Géographie Primaire illustrée à l'usage des écoles chrétiennes de la Puisseance du Canada." Cet ouvrage est publié par les Frères des écoles chrétiennes, 50, rue Cotté, Montréal, et sort des presses de J. Chapleau et fils. Il est à regretter que les jolies cartes géographiques qui accompagnent le texte français soient en anglais; et, sous le rapport de l'art, les gravures laissent beaucoup à désirer. Mais à part ces défauts, cette petite géographie est très-bien faite, et s'adaptera facilement aux jeunes intelligences que les bons Frères se chargent d'instruire.

NOUVELLES DE MANITOBA

—La colonie des Islandais, au lac Winnipeg, devra augmenter ces jours-ci de 800 à 900 âmes.

—Le Selkirk a apporté, vendredi dernier, 550 tonnes de lisses d'acier.

—Un nouveau bateau à vapeur, le Keewalin, fait le service entre Winnipeg et Selkirk.

—L'hon. M. Davis, premier-ministre de la province, est arrivé vendredi matin des États-Unis, où il était allé se marier.

—M. H. Martineau, nommé agent des Sauvages au lac Manitoba, est arrivé vendredi des provinces de l'est.

—Une lettre de la Saskatchewan annonce qu'il y a une mine de charbon en feu depuis cent ans à la rivière à l'Eau.

—Une grande quantité de lisses de chemin de fer, destinées à l'embranchement de Pembina, sont empilées près de l'embouchure de la rivière la Seine.

—Les messieurs Lavallée, du premier détachement de Canadiens-français venus des États-Unis, ont acheté de belles fermes à Sainte-Agathe, et doivent aller s'y établir. —(Métis du 20 juillet.)

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

MOTS CARRÉS

No. 11

Mon premier ne joint que de sœurs amers. Mon second prit naissance au plus profond des mers. Mon troisième, un savant, connu de l'univers, Mon quatrième arrive au grand jour de ta fête. Mon dernier est le lieu où l'ignorance arrête.

Communiqué par A. BELANGER, Québec.

No. 12

Mon premier, un captif, est au-dessus des rois. Le Maros, sur ses bords, voit mon second deux fois. Un chanoine connu comme mon troisième. Et le plus bel endroit, voilà mon quatrième.

No. 13

Mon premier à la main, la gentille bergère Va puiser l'eau limpide au bord de la rivière.

Armé de mon second, qu'il ait raison ou tort, Le plus faible souvent triomphe du plus fort.

Dans les difficultés, pour triompher quand même, Un tribun conseillait par trois fois mon troisième.

Traqué par les chasseurs au travers des grands bois, Mon dernier se défend quand il est aux abois.

Chaque distique de cette charade donne un mot, ensemble quatre mots formant un mot carré de quatre lettres.

ÉNIGME

No. 38

A ses amies disait Madeleine : A bien faire on est repris, A mal faire on n'est pas repris, A prier Dieu on perd ses peines.

A. B., Québec.

TABLEAU PARLANT

UNE PAGE DE BUFFON.—NO. 1

Les grâces, la beauté de la forme répandent dans le **** à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente, on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe du corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le **** respire l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté.

ANAGRAMMES

NOMS DE VILLES

- No. 1.—Amédée renia Polino.
- No. 2.—Le pont "Remi."
- No. 3.—P... ne divorce.
- No. 4.—La rime.
- No. 5.—Venon! elle a l'ours!
- No. 6.—Le voisin a dame polie.
- No. 7.—A quel soin!
- No. 8.—Garde-ble.
- No. 9.—Jean Roy, Roi.
- No. 10.—Noémi doute.
- No. 11.—Epousa les gueux.

Communiqué par P. D. B.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 30 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

ÉNIGMES

- No. 33.—La beauté.
- No. 34.—La cloche.
- No. 35.—Rémi.
- No. 36.—Un soulier.

MOTS CARRÉS

Nos. 8

C	A	R	O	N
A	O	U	D	E
R	U	B	E	N
O	D	E	O	N
N	E	N	N	I

No. 9

D	U	P	A	S
U	S	A	G	E
P	A	L	A	N
A	G	A	M	I
S	E	N	I	L

V. P.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

- No. 1. Meurs—Semur.
- No. 2. Dan sma montre—Mont-de-Marsan.
- No. 3. Nulle—Lunel.
- No. 4. Cîna—Nancy.
- No. 5. Prouc. Or peu—Péron.
- No. 6. Au roi net—Touraine.
- No. 7. Mail—Lima.
- No. 8. Bon sot—Boston.
- No. 9. Si on y lave—Louisiane.
- No. 10. On y cure—New-York.
- No. 11. Mon type—Piémont.
- No. 12. Qui fera—Afrique.
- No. 13. Sa mine—Amiens.
- No. 14. Ne parie—Epernay.
- No. 15. Sortie—Troyes.
- No. 16. Calonne—Ménçon.
- No. 17. Plaine. Le pain—Épinal.
- No. 18. Tisanes—Saintes.
- No. 19. Etoile marine—Maine-et-Loire.
- No. 20. Tel roi cher—Loir-et-Cher.
- No. 21. Orteil—Loiret.
- No. 22. Céruse—Creuse.
- No. 23. Mode y dupe—Puy-de-Dôme.
- No. 24. Raille. Il râlè—Allier.
- No. 25. Ohé! Aé! Tu y vas!—Haute-Savoie.
- No. 26. Ce canal—Cancalle.
- No. 27. L'on va là—Avalon.
- No. 28. Ce mal-ci—Clamecy.
- No. 29. Le soud—Lourdes.
- No. 30. Ortilc—Troie.

ANAGRAMME HISTORIQUE

Révolution Française.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

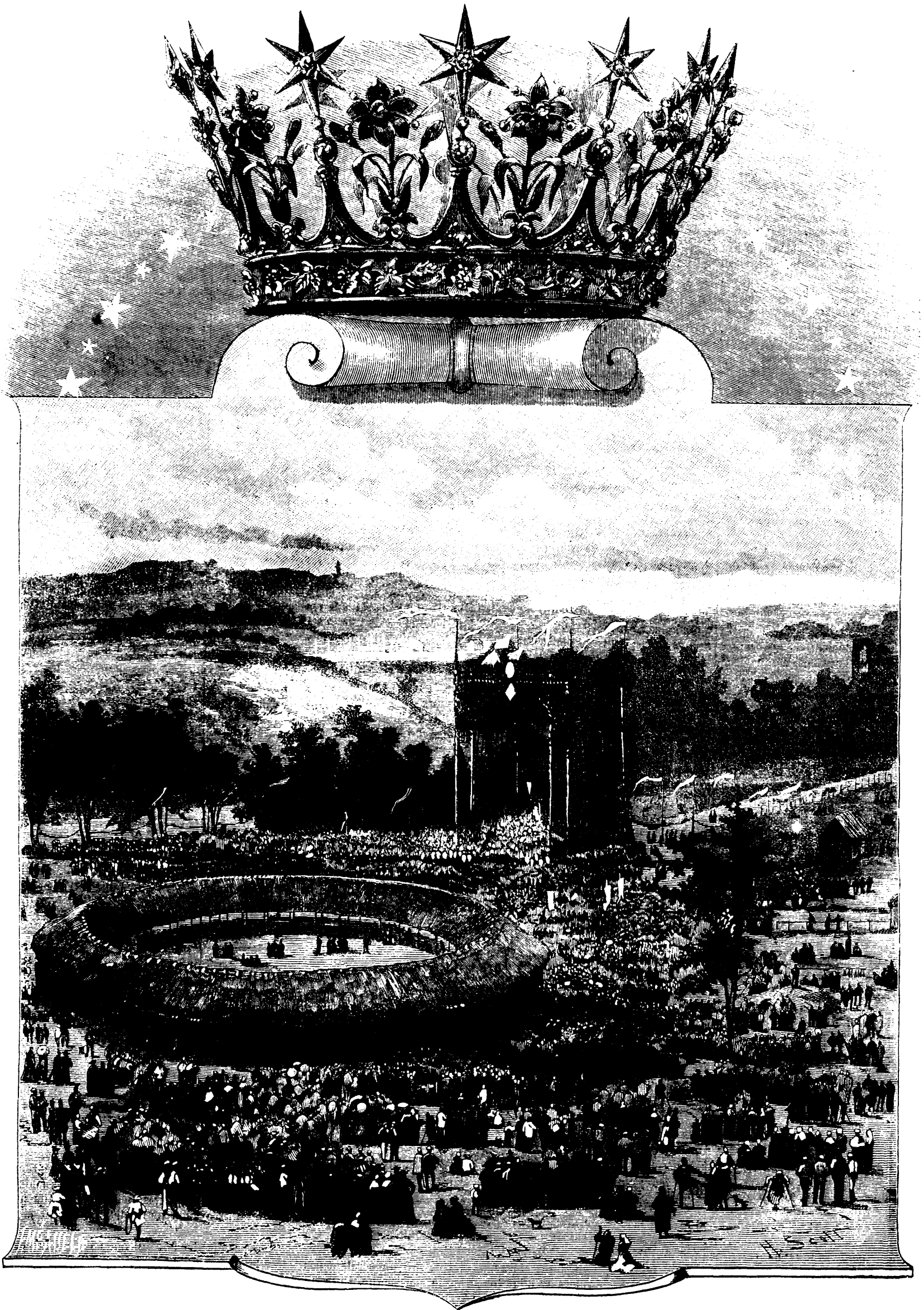
Enigmes:—35, 36, B. E. Pelland; 34, 35, Is. En. Le-page; 34, 35, 36, F. X. Demers; 36, J. R. Peltier et A. Peltier; 34, 35, V. P.; 35, N. Girard; 35, Dlle Elodie Gaucher; 35, 36, J. A. Laferrière; 34, 35, 36, J. A. Filiatrault; 35, Dlle Dolbec.

Mots Carrés:—No. 8, B. E. Pelland; No. 8, A. Bélanger.

Anagrammes Géographiques:—Sur les 30 en a résolu 20, B. E. Pelland; 21, Is. En. Le-page; 23, F. X. Demers; 9, J. R. Peltier; 8, A. Peltier; 24, V. P.; 6, Dlle E. Gaucher; 13, J. A. Laferrière; 6, Dlle Dolbec. Anagramme historique:—J. R. Peltier. V. P., J. A. Filiatrault.

(3) Petites pyramides de pierre.

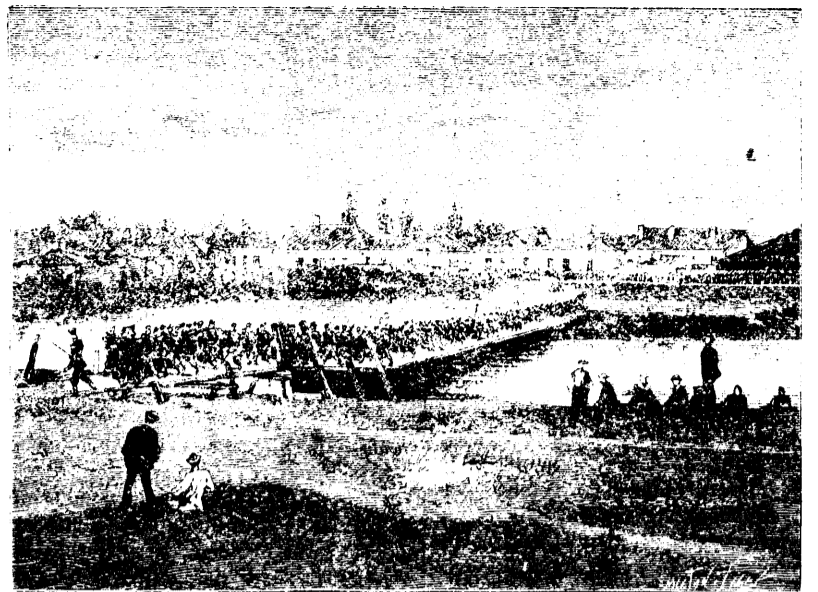
(4) 500,000 francs.



LOURDES—LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE LOURDES, LE 2 JUILLET—LA COURONNE



USINE DE KRAGUEVAZ



LES MAGASINS MILITAIRES DE TROPRIV. — PASSAGE DE TROUPES SERBES SUR LA MORAVA.



TRAVAUX DE DEFENSE EXECUTES SUR LA MORAVA.



SENTINELLE SERBE DE LA MILICE DES VILLAGES A LA FRONTIERE



LA BANDE DE L'ARCHIMANDRITE DUTCHICH SUR LA FRONTIERE SERBO-BOSNIQUE



EXECUTION D'UN ESPION PAR ORDRE DE DUTCHICH.



SENTINELLES-BERGERS SERBES GARDANT LEURS TROUPEAUX CONTRE LES INCURSIONS DES BACHI-BOUZOUKS.



GENS SUSPECTS AMENES DEVANT DUTCHICH.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1.)

(Suite)

La mort tragique d'un des médecins, tous les raisonnements que fait Stockmar pour justifier son système d'abstention aux yeux de ceux qui devront lire son journal, et peut-être pour parvenir à se le faire pardonner par sa conscience, tout cela prouve mieux que ce que nous pourrions dire l'immense douleur du peuple anglais, douleur qui allait volontiers jusqu'à la colère et n'aurait pas demandé mieux que de pouvoir s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose.

Le sentiment populaire ne se trompait point. Non-seulement l'Angleterre perdit tout un règne heureux et paisible en perspective, mais la mort de la jeune princesse lâchait la bride aux mauvaises passions de son père : celles-ci allaient amener une crise formidable, compromettre non-seulement la dignité de la couronne, mais la paix publique, la sécurité même de l'empire.

Comme compensation, cependant, des bornes allaient être données aux caprices de la royauté ; un homme allait se rencontrer qui, dans le pays d'Henri VIII, au nom de la loi et de la morale outragées, dirait à un souverain dissolu et impérieux : *Tu n'iras pas plus loin !* Mais avant de parler du procès de la reine Caroline et du rôle si éclatant joué par lord Brougham dans ce drame moitié judiciaire, moitié politique, jetons un coup d'œil sur la société anglaise qui doit y assister, sur les membres de la famille royale, et sur les autres personnages qui vont y figurer.

C'est sous le long règne de Georges III et sous celui de Georges IV que le véritable esprit de la constitution britannique s'est manifesté et développé, que la pondération des pouvoirs déjà établie s'est affermie, enfin que s'est épanouie l'Angleterre moderne, cet étrange pays si différent de tous les autres, comme l'a si bien dit M. Guizot, « ce gouvernement si puissant et si contesté, cette aristocratie si indépendante et si loyale, ce peuple si libre et si fidèle, ces mœurs tour à tour si sérieuses et si frivoles, tant de fierté publique et tant de soumission à la mode mondaine ! »

Cette tyrannie de la mode qui avait frappé M. Guizot, et qui est aussi grande pour le moins en Angleterre qu'en France, Châteaubriand l'a peinte d'une manière très-plaisante :

En 1822, le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir ; mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine ; cœur ennuyé, byronien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela : le dandy doit avoir un air conquérant, léger, insolent ; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches taillées en rond comme la fraise de la reine Elizabeth, ou comme le disque radieux du soleil ; il décide la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui ; il monte à cheval avec une canne qu'il porte comme un cerge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite et son âme toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques dandys radicaux, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe. Mais sans doute toutes ces choses sont changées dans le même temps que je mets à les décrire. On dit que le dandy de cette heure ne doit plus savoir s'il existe, si le monde est là, s'il y a des femmes et s'il doit saluer son prochain.

Avant l'époque mentionnée par Châteaubriand en premier lieu, la mode était toute autre. C'était une autre sorte d'excentricité, celle de la vie dissipée et tapageuse, dont le prince de Galles donnait l'exemple avec ses amis. L'arbitre de la mode était le dandy français Brummelle. Il exerçait la même puissance fascinatrice, qui

fut plus tard le partage d'un de ses compatriotes, le comte d'Orsay. On sait comment il perdit la faveur du prince en se permettant de lui dire (après avoir parié qu'il le ferait) : « Georges veuillez tirer le cordon de la sonnette. » Georges obéit, mais ce fut pour ordonner à un laquais d'éconduire l'insolent personnage (2). Le sans-gêne, le laisser-aller le plus risqué et le plus compromettant, tout ce qui pouvait scandaliser la vieille société anglaise correcte et guindée, faisait les délices du régent qui ne s'amenda guère en devenant Georges IV. Il sortait, dit Greville, à côté de son groom, et conduisant lui-même son tilbury ce que les gens de la cour trouvaient fort à redire. Mais c'était bien la chose la plus innocente que l'on pouvait mettre à sa charge.

Georges III mourut au commencement de février 1820. Le nouveau roi fut en même temps bien malade. Tierney le saigna contre l'avis des autres médecins, et passa pour lui avoir sauvé la vie. On saignait beaucoup en ces jours-là, et il paraît, d'après Stockmar, que l'on avait saigné mal à propos la pauvre princesse Charlotte pendant sa grossesse.

Cependant, Lady Conyngham, qui depuis assez longtemps avait accepté la succession de Mrs Fitz-Herbert, ne tarda pas à être installée auprès du souverain avec toute sa famille. On lit dans le journal de Greville à la date du 4 de juin :

Le roi va à Ascot tous les jours ; il parcourt le champ de course à cheval, et les dames viennent dans les carrosses. Un jour, tout le monde s'y rendit à cheval. Le roi était toujours acclamé par la populace. Une fois seulement, un homme cria dans la foule : « Où est la reine ? » Le duc de Dorset est allé au cottage et il dit qu'on y est très à l'aise. On n'y veille point trop tard. Le roi déjeûnait toujours avec eux, et Lady Conyngham paraissait très-belle même le matin, elle a un teint si frais. Le vendredi, elle déclara que les courses l'ennuyaient et qu'elle n'y irait plus ; il se décida à n'y plus aller non plus, et envoya dire qu'il n'y serait point. Ils resteront là jusqu'à demain. Pendant ce temps, la reine est en route et arrivera bientôt en Angleterre ; Brougham est allé à sa rencontre. Personne ne sait quels conseils il va lui donner ; mais tout le monde pense qu'il désire qu'elle se rende ici. On avait cru que la famille de Lady Conyngham (son fils et son frère) s'étaient déclarés ouvertement contre sa liaison avec le roi ; mais lord Mount Charles (le fils était au cottage, et Dennison (le frère) était au lever et très-bien reçu.

Le nouveau souverain, dans ses rapports avec ses ministres, se montrait plus impérieux que n'avait été le régent, et le bruit courut qu'à propos de l'affaire de la reine, lord Liverpool avait dû offrir de résigner.

On assure, dit Greville, qu'il a traité lord Liverpool bien rudement et lui a ordonné de sortir de sa chambre. Le roi, dit-on, lui a demandé s'il savait à qui il parlait. A quoi le ministre aurait répondu : « Monsieur (sir), je sais que je parle à mon souverain, et je crois aussi que je m'adresse à lui comme il convient à un sujet dévoué de le faire. » Le roi dit au chancelier : « Milord, je sais que votre conscience intervient toujours, excepté quand votre intérêt s'y oppose. »

Le roi envoya ensuite chercher lord Liverpool, qui refusa d'abord, mais qui, après un second message, se rendit auprès de lui, et alors il lui dit : « Nous avons tous deux été trop prompts. » « Il est probable, ajoute prudemment Greville, que toutes ces rumeurs sont fausses ; mais une chose est certaine, c'est que les ministres ont offert leur démission. »

Lord Liverpool montra dans d'autres circonstances beaucoup de fermeté. Ainsi, il fit annuler une nomination à un bénéfice ecclésiastique que lady Conyngham avait obtenu pour un de ses protégés, à l'insu des ministres. Plus tard, il fit entrer dans le ministère Channing, à qui le roi en voulait à raison de sa conduite dans l'affaire de la reine, et le duc de Wellington, à son tour, comme on le verra plus loin, parvint à triompher de bien des répugnances et de bien des caprices. Entêté et personnel en toutes choses, le roi avait cependant une intelligence parfaite de la constitution, il connaissait l'esprit et le tempérament de sa nation, et s'il ne savait

point céder à temps pour sauvegarder sa propre dignité, il s'arrêta toujours devant un danger imminent.

La mort de la princesse Charlotte développa singulièrement les tendances matrimoniales dans la famille de Georges III. Les frères de Georges IV qui étaient mariés n'avaient point d'enfants ; désireux de laisser une postérité royale, les trois autres se marièrent l'année suivante. Le duc de Cambridge épousa, le 7 mai 1818, une princesse de Hesse-Cassel ; les ducs de Clarence et de Kent épousèrent, le 11 de juillet, le premier, la princesse de Meiningen, et le second, la sœur du prince Léopold, veuve du prince de Leiningen.

Stockmar nous a conservé des croquis peu flatteurs de tous les membres de la famille royale, à commencer par la reine-mère : « Petite et mal bâtie, avec une véritable figure de mulâtresse. » Georges IV seul est trouvé élégant, distingué ; il ne parle pas autant que ses frères, et sait assez bien le français. Il mange et boit beaucoup, et chose qui eut étonné l'ami et le disciple du beau Brummelle, sa perruque brune ne trouve pas grâce aux yeux du critique allemand ; il déclare qu'elle lui va mal !

Le duc d'York est représenté comme une sorte de Gargantua, grand, d'un embonpoint énorme, avec des jambes trop grêles, et qui ont l'air à vouloir le laisser tomber en arrière ; chauve, n'ayant pas une physionomie très-intelligente, grand buveur, grand mangeur, ami de tous les plaisirs, parlant beaucoup français, mais ayant un très-mauvais accent.

Greville, qui était un habitué d'Oatlands, fait une esquisse morale du duc, plus agréable que l'espèce de caricature que l'on vient de lire :

Le duc d'York, dit-il, n'est pas un homme de talents (*not clever*), mais il a un esprit juste, qui lui a permis d'éviter les erreurs dans lesquelles la plupart de ses frères sont tombés, et qui les ont rendus si méprisables et si impopulaires. Il est aimé et respecté. Il est le seul de tous ces princes qui ait les sentiments d'un véritable gentilhomme anglais ; ses dispositions aimables et son excellent caractère lui ont concilié l'estime et le respect de tous les partis, et il s'est attaché ses amis par la vivacité et la constance de ses sentiments, et par la confiance sans borne qu'ils ont dans sa véracité, sa droiture et sa sincérité.

Greville comme Stockmar, cependant, nous assure que le duc et la duchesse s'accordaient pour vivre chacun à sa guise, celle-ci n'ayant point d'illusions sur la fidélité de celui-là. Tous deux parlent avantageusement de la duchesse, qui à quelques travers joignait d'excellentes qualités. Elle mourut le 16 juillet 1820. « Peu de personnes occupant une position comme la sienne, ont su si bien se faire aimer, dit Greville. Elle a laissé £12,000 à ses serviteurs et à de pauvres enfants qu'elle faisait instruire. » De tous les frères du roi, le duc d'York fut celui qui se montra le plus sympathique à la princesse Charlotte et à sa mère.

Stockmar ne fait pas un plus joli portrait du duc de Clarence, qui fut plus tard Guillaume IV, le plus petit et le plus laid des princes, dit-il ; ni du duc de Cumberland, plus tard roi de Hanovre, mari de cette charmante princesse, que Châteaubriand avait connue à Berlin, et dont il nous a laissé un portrait si séduisant. Du duc de Sussex, marié clandestinement à lady Murray et plus mal en cour, s'il est possible, que tous ses frères, nos deux historiographes disent peu de chose.

Le duc de Cambridge et le duc de Kent sont assez bien traités par Stockmar, ce dernier surtout.

Il avait, lors de son mariage, cinquante-et-un ans. Quoique chauve en partie et cherchant, pour le reste de sa chevelure,

A réparer des ans le réparable outrage.

il pouvait encore passer pour un bel homme. Il était élégant dans sa toilette et d'un goût parfait. On sentait qu'il avait beaucoup vu le monde et qu'il connaissait bien les hommes. Ses manières étaient aisées, et, à dessein, courtoises et engageantes. Ses subordonnés se plaignaient de sa rigueur, de sa discipline trop sévère. Il était dans l'armée ce que l'on appelle *a martinet*. A Gibraltar il se fit haïr ; mais à Québec et à Halifax, on lui rendit justice. Il était

libéral en politique, et comme toute la famille royale était de l'autre parti, et que ce parti dominait à cette époque en Angleterre, il était on ne peut plus mal vu de ses frères. Il eut toute sa vie avec son père des difficultés, dans lesquelles le désordre de ses finances et ses demandes continuelles de nouveaux subsides furent pour une bonne part. Il avait la manie de la protection ; il entretenait une énorme correspondance dans toutes les parties du monde où il avait voyagé. Il était bien-faisant et s'occupait constamment des affaires des autres. Les tracasseries sans nombre qu'il se mettait ainsi sur les bras absorbaient la plus grande partie de son temps. Sa correspondance avec la famille de Salaberry, publiée en Canada, confirme amplement tout ce que disent ses biographes à ce sujet (3). La persistance qu'il mettait dans ses demandes incessantes faisait de lui la terreur de tous les ministres et de tous les chefs de bureaux.

Établi en Allemagne immédiatement après son mariage, il était, comme toujours, dans la plus grande pénurie. Il tenait fortement à ce que son premier enfant vit le jour en Angleterre ; mais il s'adressa en vain au roi et à ses frères pour obtenir les moyens de s'y rendre avec la princesse. Ce fut grâce à la générosité de quelques amis de sa famille, que celle qui devait régner si longtemps et si heureusement sur l'empire britannique, vint au monde sur le sol de la vieille Angleterre.

Le duc partit au printemps de 1819, dit Stockmar, et peu de temps après, une charmante princesse, dodue comme une perdrix, vit le jour. Le duc de Kent était au comble du bonheur. Il montrait cette enfant à ses amis et leur disait : « Ayez-en bien soin, car elle sera reine d'Angleterre. »

D'un plus fort tempérament et *mieux conservé* que ses aînés, il comptait bien lui-même la précéder sur le trône. Ici encore, un lugubre événement vient changer le cours des choses, transformer en deuil les joies de la famille. Vers la fin de l'année, le duc de Kent se rendit au bord de la mer à Sidmouth, pour *trierber* l'hiver, disait-il gaïement. Il fit l'imprudence de sortir à la pluie, prit un refroidissement et mourut en quelques jours d'une inflammation des poumons. Stockmar, présent encore à cet autre lit de mort, décrit cette scène pénible et la douleur et l'isolement de la veuve au milieu d'une cour hostile, ou du moins peu bienveillante.

P. C.

(A continuer)

(3) *The life of H. R. H. Edward Duke of Kent illustrated by his correspondence with de Salaberry family* by Dr. W. J. Anderson. Ottawa, 1870, in-8o.

On voit dans ce volume jusqu'où le duc de Kent possédait la bonté pour cette famille. Il avait placé dans l'armée anglaise pas moins de trois des fils de son ami, et il les eut un jour chez lui à Kensington tous les trois. Cette circonstance est très-bien racontée dans une charmante lettre de Madame de Saint-Laurent. Le Dr. Anderson tient à persuader à ses lecteurs que cette dame était mariée secrètement avec le prince. Les mariages ainsi contractés par Georges IV et le duc de Sussex viennent à l'appui de cette opinion. Les unions clandestines de cette espèce étaient très-communes dans les familles royales à cette époque. Cette manière de voir expliquerait l'intimité de la famille de Salaberry avec cette dame, et le fait que Mgr. Bailly lui permit d'être, avec le prince, marraine d'un des fils de M. de Salaberry. Mgr. Langevin dit avec raison, dans ses *Notes sur les registres de la paroisse de Beauport*, que cet acte de baptême est le plus curieux que l'on puisse trouver en Canada.

Une foule de traits de la vie privée du prince Edouard à Québec font voir sa bienveillance et la bonté de son caractère, déguisée, pour bien dire, sous une grande sévérité en tout ce qui concernait la discipline militaire. On peut consulter à ce sujet les *Mémoires de M. de Gaspe, l'Album du Touriste de M. LeMoine*, et la note qui se trouve à la suite du *Journal du Prince de Galles en Amérique*, reproduit du *Journal de l'Instruction publique*, Montréal, 1860—Senécal.

—Sir Hugh Allan a été élu président de la Compagnie du Richelieu et d'Ontario, en remplacement de feu M. John Pratt.

Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson, et des accès de fièvre, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bien-faisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS

A Beauharnois, le 10 août courant, à l'âge de dix mois et sept jours, Marie-Ivonne-Gabrielle-Laure, enfant de P. C. Duranceau, fer., avocat.

(1) A journal of the Reigns of King George IV, and of King William IV, by the late F. Charles Greville, edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York: Appleton and Co., 1875, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

(2) Greville retrouva Brummelle à Calais en 1830. Il fut si ému de sa misère qu'il en écrivit au duc de Wellington. « Je le trouvai, dit-il, dans un vieux logis, faisant sa toilette ; il y avait dans sa chambre quelques jolis meubles, un nécessaire en argent, un grand perroquet vert perché sur le dos d'un fauteuil de brocartelle usé et aux dorures ternies ; tout était chez lui gaieté, effronterie et misère. *Sic transit!* »

LES CANADIENS DE L'OUEST

—
JOSEPH ROLETTE—
XVIII

Un géologue anglais, M. G. W. Featherstonaugh, visita la région du Nord-Ouest en 1835 et 1837.

Ce savant, qui avait une forte dose d'originalité, fit presque tout ce long voyage dans un canot monté par cinq voyageurs canadiens : Louis Beaupré, Louis L'Amirault, Jean Champagne, Joseph Dumont et Germain Gardepaix. Entre autres qualités de ses aides, il avait exigé que tous pussent chanter les airs populaires canadiens, lorsqu'ils manœuvraient l'aviron, afin de rendre moins monotone leur course solitaire. Tous se prêtèrent de bonne grâce aux désirs du *bourgeois*, et pendant que leur frêle canot glissait rapidement sur l'onde des rivières du nord, les rudes accents des voyageurs charmaient l'oreille du touriste étranger, et rompaient le silence imposant des forêts environnantes.

Featherstonaugh fait le plus grand éloge de ses compagnons dans son ouvrage : *A Canoe Voyage up the Minnaw Sator*, et reconnaît que c'est grâce à leur courage si l'on put échapper à tous les dangers qui menacèrent l'expédition.

Featherstonaugh atteignit la Prairie-du-Chien le 1er septembre 1835, et fit rencontre de Joseph Rolette, avec lequel il avait déjà noué connaissance à Navarino. Il dit que c'est un ancien traîtreur, agréable, intelligent, bon vivant. Rolette lui donna beaucoup de renseignements sur la région supérieure qu'il allait visiter, et lui fit promettre, à son retour à la Prairie-du-Chien, d'accepter son hospitalité.

Après une longue course, Featherstonaugh revint à cet endroit le 26 octobre suivant, et fut pendant quelques jours l'hôte de Rolette. Il n'aurait eu qu'à se louer des attentions dont il fut l'objet, si — fait assez curieux ! — il n'eût eu en souveraine horreur la fumée du tabac. Cette aversion pour le petun était telle qu'il lui fut impossible de fumer le calumet de la paix avec les chefs sauvages qu'il rencontra quelque temps après à Lac-qui-Parle : sont fidèle interprète, Milor, dut lui rendre ce service. Aussi il a la manie de pester, dans le cours de son récit, contre tous ceux qui s'avisent de fumer en sa présence.

Or, Rolette était homme à ne pas rendre des points, sous ce rapport, à un Turc. C'était un volcan toujours en fermentation. Il pouvait fumer dans une seule soirée plusieurs douzaines de cigares, et l'atmosphère que respirait notre malheureux géologue se trouvait ainsi saturée d'odeur de tabac, ce qui lui causait de violents maux de tête.

Le premier soir, Featherstonaugh prit congé de bonne heure de son hôte, sous prétexte d'une indisposition, et Rolette en l'accompagnant à sa chambre lui dit : "Je ne vous demanderai pas d'excuser mon tabac, parce que vous êtes, comme moi, ancien voyageur ; mais prenez ce cigare, fumez-le, et croyez-moi que rien ne chassera votre migraine comme cela." Rolette ignorait l'antipathie de son visiteur pour le petun, et cette offre, qui était pourtant une politesse, fut loin de lui être agréable.

Featherstonaugh passa une mauvaise nuit, le 26 octobre. Une violente tempête éclata, les grondements du tonnerre ébranlèrent la maison, la pluie tomba par torrents, pénétra à travers le toit, et humecta même le lit de notre voyageur, qui regretta en ce moment sa confortable tente. Le lendemain, au déjeuner, Rolette lui dit qu'il voyait avec peine l'inconvénient auquel il avait été sujet, mais il le consola en lui faisant observer qu'un "ancien voyageur" devait être habitué à de pareils désagréments.

La maison de Rolette était tellement enfumée, le soir du 27 octobre, que Featherstonaugh croit devoir faire une mention spéciale de la violente migraine que "la plante empoisonnée" lui fit éprouver. La situation devenant de plus en plus intolérable, il crut devoir parler, le lendemain, à Mlle Rolette (Elizabeth) — qu'il dit avoir reçu une assez bonne édu-

cation — du dégoût que lui inspirait le tabac, et elle promit d'informer son père de la chose. Au dîner qui fut copieusement arrosé de claret et de champagne, Rolette s'abstint de fumer, mais il lui dit d'un ton jovial : "Puisqu'il ne faut pas fumer, au moins il faut boire."

Rolette raconta à son hôte maintes anecdotes et épisodes qui le concernaient plus ou moins directement. Quelques-uns de ces récits sont fort étranges et intéressèrent beaucoup Featherstonaugh, qui a pris soin de nous les conserver.

Quelques années avant la visite du géologue anglais, il y avait eu un affreux massacre de quelques Sacs, parmi lesquels Rolette eut le regret de compter le brave *Pecaymosky* — "l'homme qui change son camp" — avec lequel il était lié d'amitié. *Shunkakskah* — "le chien blanc" — ayant surpris avec ses amis, les extermina avec la joie féroce du sauvage, alors qu'on s'occupait de conclure le traité de la Prairie-du-Chien en 1830.

Or, par une nuit fort chaude, Rolette dormait profondément sur la rude couche du plancher de sa maison, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par un bruit de voix et de pas. Il n'eut que le temps d'ouvrir un châssis et de demander la cause de ce bruit insolite, lorsqu'une main lui passa sur la figure une peau humaine toute humide, lui administrant presque en même temps une rude taloche. Rolette reconnut la voix du barbare *Shunkakskah* qui lui criait : "C'est votre ami *Pecaymosky* !" C'était de fait la peau scalpée du chef Sac qui venait d'effleurer sa joue. Après lui avoir arraché la peau du crâne, ses meurtriers s'étaient empressés, à la faveur des ténèbres, de venir rendre à Rolette cette visite extraordinaire, lugubre comme une apparition de Macbeth.

Rolette rencontra peu de temps après *Shunkakskah*, et il acheta de lui l'instrument de guerre qui avait servi à expédier son ami dans le grand pays des Grands-Esprits. Il en fit cadeau à Featherstonaugh. Comme *Pecaymosky* était un guerrier d'une bravoure reconnue, son ennemi crut honorer sa mémoire en faisant bouillir son cœur et en le mangeant.

Voilà un trait des mœurs indiennes qui en vaut bien d'autres.

Rolette raconta aussi que *Ehazepah*, un Renard, étant un soir en embuscade avec quelques autres Indiens, pénétra, à la tombée de la nuit, dans une cabane ojibway et en enleva une petite fille âgée de cinq ans. La mère, qui se trouvait alors à quelque distance, entendit les cris plaintifs de son enfant : *Hinnah, hinnah ! Attay ! Attay ! Wandektayloh (Mère ! Mère ! Père ! Père !* Ils m'emportent au loin) !

En arrivant le soir à son wigwam, le père apprit l'enlèvement de sa fille, et se mit immédiatement à la poursuite des ravisseurs. Les pâles rayons de la lune éclairèrent sa marche à travers la forêt. Doué de ce flair extraordinaire qui distingue l'enfant des bois, il put suivre les traces de ses ennemis et arriver sûrement au lieu de leur retraite. Il se précipita sur eux lorsqu'ils étaient tous plongés dans un profond sommeil, et de son casse-tête les extermina l'un après l'autre. Après avoir assouvi sa vengeance sur leurs cadavres ensanglantés, il retourna à sa cabane avec son enfant sur les épaules. Celle-ci triomphante portait dans ses mains la tête encore teinte de sang du sauvage qui avait voulu la ravir à ses parents bien-aimés...

Que de terribles scènes de ce genre la forêt n'a-t-elle pas été témoin !

Après de longs voyages dans le nord, l'ouest et le sud des États-Unis, Featherstonaugh revint à la Prairie, le 12 juillet 1837. Comme il n'avait pas oublié les bouffées narcotiques de Rolette, il se garda bien d'aller s'installer de nouveau sous son toit hospitalier. Il se contenta de lui demander un guide qui pût le conduire jusqu'à l'embouchure des rivières Iowa et Des Moines.

L'ennemi invétéré du tabac ne manqua pas de remarquer que Rolette fuma "un nombre prodigieux de cigares," pendant

que tous deux délibéraient sur les qualités du guide qui devait accompagner notre voyageur. A la fin de l'entrevue, Rolette lui dit : "Eh bien, qu'en pensez-vous ? Si vous aimez le tabac, mon cher, vous pourriez aller au bout du monde ; pour moi, quand je fais des voyages, je me fais une bonne provision de tabac et je mange ce que je trouve. Au besoin, je sais manger le diable et boire son bouillon."

Featherstonaugh ne resta cette fois que deux jours à la Prairie-du-Chien, qu'il quitta pour se rendre à Saint-Louis, Missouri.

—
XVIII

Rolette s'occupa non-seulement de faire la traite avec une rare énergie, de fonder des établissements industriels, de développer la navigation sur les lacs et les fleuves solitaires de l'Ouest ; il fut encore l'un des premiers pionniers de l'agriculture dans cette région. Propriétaire de terrains considérables, il surveilla leur culture avec autant d'attention que ses autres occupations pouvaient lui permettre de donner.

M. John H. Folsom, l'un des plus anciens habitants de la Prairie-du-Chien, nous donne à ce sujet les renseignements suivants dans une lettre qu'il nous a adressée : "Rolette possédait une grande terre qui lui avait été donnée par le gouvernement anglais. Lors du traité de Gand en 1814, l'Angleterre fit une réserve pour ses colons, et Rolette fut du nombre. Il faisait d'ordinaire cultiver près de mille acres de terre. Au printemps de 1836, je comptai vingt-et-une paires de chevaux occupés au labour, en outre d'un grand nombre de bœufs, et cela ne comprenait pas les chevaux d'écurie. Que sont devenus ces biens considérables qui contribuaient à la subsistance d'une grande partie de la population ? Ils ont été enlevés à Rolette, je pense, par les cours canoniques qui siègent à l'époque où le Michigan, dans lequel était alors enclavé le Wisconsin, formait un territoire."

Nous voyons, par les annales de la législation du Wisconsin, que le juge Lockwood fut élu, en 1836, l'un des deux députés du comté de Crawford, pour siéger à la première session du premier parlement du Wisconsin. Quoique la chronique soit muette sur ce point, nous pouvons inférer des luttes passées que le juge Lockwood n'obtint pas son mandat sans une vive opposition de la part de Rolette.

Les Canadiens parvinrent à remplacer le juge Lockwood, en 1837, par M. Jean Brunet, qui fut réélu en 1838. Brunet eut pour successeur M. Joseph Brisebois en 1839. Le comté de Crawford continua d'être représenté au conseil législatif par un Canadien, M. Théophile Lachapelle, de 1842 à 1849.

Ce comté n'a pas seul délégué des Canadiens à la législation du Wisconsin. En 1849, M. Paul Juneau, fils du fondateur de Milwaukee, fut choisi comme représentant du comté de Dodge, et le même honneur fut conféré en 1851 à M. Samuel T. Cloutier par le comté de Jefferson, et à M. A. D. Leduc par celui de Sheboygan. En 1853, M. Leduc représenta le comté-uni de Chippewa et Lacrosse, et M. François Desnoyers fut élu l'année suivante pour la division électorale de Brown, Kewaunee et Dorr. Et cette liste est probablement incomplète !

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

—
EUROPE

Vienne, 31 juillet. — Le *Tagblatt* dit que les atrocités commises par les Bashi-Bazouks, en Thessalie et en Epire, ont produit une si grande agitation en Grèce, que le maintien de la neutralité devient difficile.

— Une dépêche reçue depuis dit que les relations entre la Grèce et la Turquie sont tendues et qu'une rupture est prochaine.

Londres, 31. — Une dépêche publiée par le *Times* ainsi que par les autres journaux, dit qu'Osman Pacha, qui a été capturé à Urbitze, n'est pas Osman Pacha qui avait le commandement de l'armée turque. Sur seize bataillons turcs qui ont pris part à l'engagement d'Urbitze, quatre seulement ont pu gagner Bilek. L'effectif

de ces bataillons était en moyenne de quatre cents hommes.

Londres, 31. — Une dépêche de Vienne au *Telegraph*, parlant de l'intervention, dit que l'initiative sera prise par l'Angleterre, à Belgrade et à Constantinople, avec l'assentiment des puissances. Les belligérants ne sont pas opposés à des négociations tendant à amener le retour de la paix.

Une dépêche de Belgrade au *Daily News* dit que le colonel Antitch, successeur du général Zaci, bombarde la citadelle de Sienitza qui commande les défilés par lesquels l'ennemi pourrait recevoir des renforts. Ce point stratégique est considéré comme de la plus grande importance.

Une dépêche de Raguse au *News* dit que Mouklar Pacha admet avoir perdu mille hommes dans le combat avec les Monténégrins.

Londres, 2. — Une dépêche de Vienne au *Times* dit que Suleiman Pacha a attaqué les Serbes à Panderolo. Cette position était défendue par huit bataillons et une batterie de douze canons. Les Serbes ont été refoulés. Les colonnes turques ont opéré leur jonction devant Krugajevatz, place qui a été fortifiée par les Serbes.

Londres, 3, a. m. — Une dépêche de Belgrade à l'agence Reuter dit que la position défensive qu'occupent les Serbes à Sautschar est imprenable. L'aile gauche des Serbes, sous les ordres de Chalakantishi, a pris Bielopa et menace sérieusement Sienitza qu'elle doit bombarder d'un jour à l'autre. Les Turcs sont retranchés à Izvon.

— Une dépêche au *Standard* dit que les Turcs ont placé un corps d'observation de 6,000 hommes sur le Danube, en face de la Roumanie.

— Le comité russe expédie des sommes considérables à Belgrade. Trois contesses russes servent comme gardes-malades dans les hôpitaux.

— Le correspondant de Paris du *Standard* dit qu'en vue des événements, l'Autriche a augmenté la garnison de Semlin. La Russie fait marcher des troupes sur la frontière et la question d'Orient semble plus embrouillée que jamais.

Londres, 3. — Un correspondant de Constantinople annonce que les cheiks de la Mecque ont mis 20,000 soldats arabes à la disposition du gouvernement de la Turquie, et quelques-unes de ces troupes attendent déjà des ordres pour partir.

— Les Bashi-Bouzouks ne sont pas à comparer en férocité avec les Zeibeks. Ces derniers, à Smyrne, ont tué tout le monde qu'ils trouvaient dans les rues. La ville est dans un état de terreur indescriptible.

— Un télégramme de Berlin au *News* dit que, quoique la Turquie avance lentement, le seul espoir des Serbes est une médiation des puissances qui suivra probablement la prochaine grande bataille.

CANADA

Ottawa, 31 juillet. — Son Excellence le Gouverneur-Général, la comtesse Dufferin et leur suite sont partis ce matin pour la Colombie Anglaise, via San Francisco. Grand nombre de personnes, parmi lesquelles on remarquait Phou. A. Mackenzie et Mme. Mackenzie, le juge en chef Richards, Phou. R. W. Scott, Phou. Vail et Phou. Burper, les ont accompagnés à la gare du chemin de fer. Un détachement de l'infanterie de la garde escortait leur voiture. Comme le train partait de la gare, la batterie de l'artillerie de la côte du Parlement tira une salve de 17 coups de canons, et le corps de musique fit entendre l'air national.

A part Son Excellence le Gouverneur-Général et la comtesse Dufferin, les personnes dont les noms suivent prennent part à ce voyage : Hon. E. T. Littleton, capt. Hamilton, A. D. C., capt. Ward, M. Campbell, sténographe, M. Stitson, correspondant du *World* de New-York, M. Horton, du *Mail*, et M. Martin Gibbons, du *Globe* de Toronto.

Lancaster, 31. — M. McNabb, candidat libéral, a remporté l'élection du comté de Glengarry par 187 de majorité.

St. Jérôme, 2 août. — Le Rév. A. Labelle, curé de St. Jérôme, est de retour hier au soir de son long voyage d'exploration dans les townships du Nord ; il s'est embarqué ce matin pour un voyage à Québec et à Chicoutimi, accompagné de Madame Labelle, sa mère, qui voyage pour sa santé.

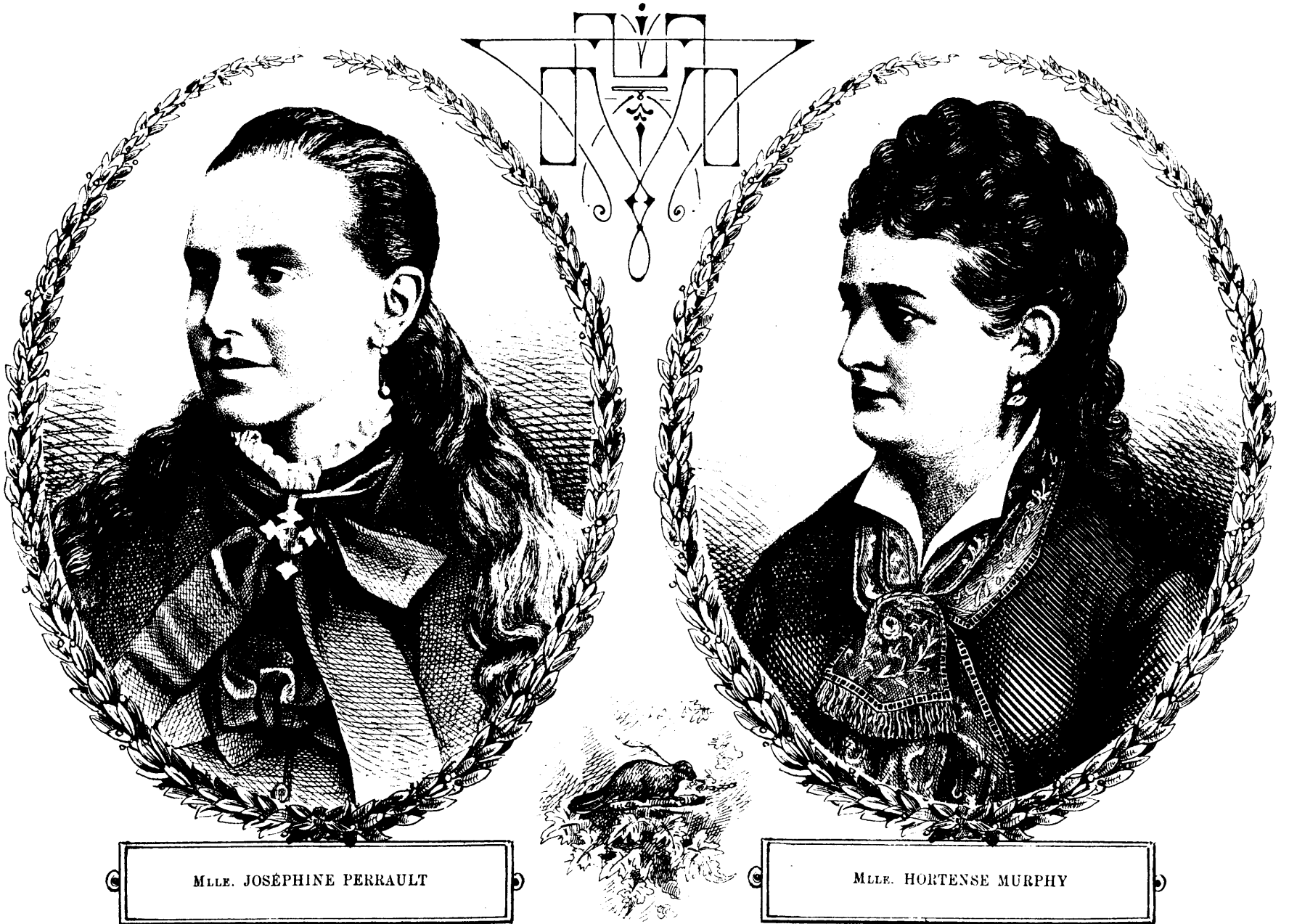
Québec, 3. — Il y a deux locomotives sur la voie du chemin de fer de la Rive Nord. Le premier engin, No. 4, appelé "Trois-Rivières," a été lancé mardi ; il fut mis sur les lisses au Palais, et hier, il a été chauffé et a marché sous la charge de M. Hardman.

L'engin No. 3, nommé "Québec," a été traversé sur le fleuve aujourd'hui, et placé sur la voie.

Il y a déjà 40 chars prêts à être amenés aussitôt que le chemin sera assez étendu pour les recevoir.

Halifax, 2. — La banque de la Nouvelle-Ecosse, d'Halifax, a été volée hier de \$31,000 par d'adroits filous, pendant que les commis étaient occupés à regarder défiler la procession du cirque de Barnum.

— Malgré l'état de faiblesse qui, la semaine dernière, faisait craindre que la vie de Mgr. Bourget ne put être prolongée au-delà de deux ou trois jours, Sa Grandeur a pris du mieux, et les médecins expriment, même un instant, l'espoir de le voir revenir à la santé. Il git cependant encore sur son lit de souffrance, et nous devons craindre que le mieux qui s'est manifesté ne soit que passager.



Mlle. JOSÉPHINE PERRAULT

Mlle. HORTENSE MURPHY

VILLA-MARIA, 1876—ÉLÈVES QUI REMPORTRÈRENT LES MÉDAILLES PRÉSENTÉES PAR LORD DUFFERIN



PHILADELPHIE—RÉSÉROIR ET CATARACTE DANS MACHINERY HALL

LETTRES PARISIENNES

IV

DISCOURS D'UN PETIT SOU

C'était le soir : à l'heure où l'encens arête ses spirales et se masse aux clefs de voûte. Le donneur d'eau bénite avait vu repasser les derniers fidèles ; et, abandonnant de plus en plus la nef aux ténèbres, les derniers cierges s'éteignaient sur l'autel.

... Il venait de tomber dans le tronc sur un amas de pièces blanches, qui toutes répondirent à son timbre de cuivre par un son d'argent.

Les francs, brusquement dérangés par lui, se plaignirent en musique ; les cinquante centimes eurent un haut-le-corps à sa vue ; la massive pièce de 5 francs ne daigna bouger de place ; monseigneur le louis d'or s'isola davantage dans son coin.

Usé, noirci, rouillé, c'est qu'il faisait réellement triste figure au milieu de ces richesses, le pauvre petit sou ! Cependant, il ne perdit pas contenance, comme il eut pu le faire dans votre porte-monnaie par exemple, ou dans la caisse d'un banquier, ou dans un écrin de perles fines.

Aux parfums dont l'air était imprégné et aux murailles de bois de sa nouvelle demeure, il se reconnut avec fierté dans une église, dans le trésor des œuvres par excellence, dans le budget de la charité universelle, dans l'escarcelle du Bon-Dieu.

Savez-vous qui vous méprisez, s'écria-t-il, belles pièces qui sonnez clair et n'oxidez jamais.... et voulez-vous me permettre, puisque nous sommes ici, de vous faire un quart d'heure de méditation sur les leçons qui se dégagent de ma vie !...

J'ai vu le jour avant vous, sortant d'une cuve où le métal en fusion avait des frissons d'or qui éblouissaient le regard ; et vous auriez pâli d'envie, tant j'étais brillant, le jour où l'on me releva des enclumes officielles de la Monnaie.

Plusieurs s'y trompèrent au point de me mettre dans le sac aux doublons : — l'homme oublie toujours que tout ce qui brille n'est pas or. — Le fait est que j'étais si joli, si lustré, si miroitant, que, même en me distinguant des napoléons et des louis, on ne pouvait me refuser l'extérieur d'un petit marquis de cinq centimes.

C'était en 1853. Je symbolisais un nouveau régime politique, mis en même temps que moi en circulation, régime tombé depuis, et dont il nous a fallu, hélas ! vous comme moi, payer les fautes.

Mais alors il n'y avait pas de fautes ; et c'était plaisir de voir comme l'argent roulait ! Ce que j'ai fréquenté de poches en ce temps-là, ce que j'ai fait résonner de comptoirs, ce que j'ai crevé de portes-monnaie, est incalculable.

Car j'ai sur vous cet avantage de ne point moisir dans les caves où un peureux vous enfouit, de ne pas être immobilisé sous la serrure d'un coffre-fort patrimonial, ou dissimulé dans la paillasse d'un avare.

Ma vocation à moi c'est de courir, véritable juif-errant des affaires, et d'être échangé sans relâche par mes maîtres d'un jour. Et si j'ai quelques clients attirés, ce sont les plus indifférents à l'argent, à savoir les besogneux et les prodigues.

Que de fois pourtant ne les ai-je pas vus réfléchir et soupirer, quand, d'une grosse somme ou d'un héritage opulent, je restais seul... seul comme Marius sur les ruines de Carthage !

Ah ! ce n'est pas vous, beaux écus d'or et d'argent, qui eussiez donné à ce malheureux décafé le bénéfice d'une bonne pensée sur le bord de l'abîme !

Car un dernier louis, qui ne le sait ? se risque sans hésiter sur la roulette de Monaco : un dernier dix-francs passe lestement à l'achat d'un bijou pour une actrice : un dernier cinq francs décide à dîner chez Vefour celui-là même qui ne déjeûnera pas demain : un dernier franc tombe de

lui-même à la loterie, où, censément, à tous les coups l'on gagne.

Mais un sou ! N'avoir plus qu'un sou ! Pensée grosse de remords féconds et poignants tout à la fois : amorce aux bons principes qui ne sont qu'oblitérés : point de départ des résolutions les plus généreuses !

J'en ai sauvé ainsi, qu'un demi-million tombé du ciel n'eût fait que ruiner moralement davantage ; et un petit sou s'est trouvé valoir de l'amendement et de la conduite, à celui qu'un héritage de Californie eût achevé de pervertir.

Et pendant ce temps, que faisiez-vous, belles pièces ? — Vous tintiez au guichet de tous les théâtres de genre, ou sur le tapis-franc de tous les jeux défendus. Vous faisiez sauter la banque à Baden-Baden, payiez l'orviétan, les pistolets et le poison, et soldiez des cachemires Biétry pour les épaules des courtisanes.

Je donnais toutes les idées d'économie : vous, tous les rêves de prodigalité. Personne ne pouvait, moi seul étant là, combiner vraisemblablement aucun excès, machiner sérieusement aucune entreprise désastreuse. Mais l'or et l'argent paraissent-ils, les yeux pétillent, le sang bout, la main démange... et celui qui vous touche peut toujours dire avec le poète latin :

Numinibus vota exaudita malignis...

Vous n'arrivez pas sans détours et sans effort dans la main du riche : moi, j'arrive presque facilement dans la main du pauvre. Dès les premiers jours, je m'aperçus que nous étions faits l'un pour l'autre.

C'était le petit Savoyard chantant sous les balcons qui me recueillait avec délices, et déposait sur ma face brunie le baiser de reconnaissance qu'il envoyait au généreux donateur.

J'ai payé le pain de ce pauvre rossignol enroué des rues : j'ai été le trésor du Ramoneur : je l'ai reconduit à sa chaumière, près des siens avec lesquels il partageait toujours. Et je l'ai aimé. Ah ! c'est qu'il m'est rare de trouver des gens qui me tiennent pour quelque chose, à moins que ce ne soit, comme ici, ceux qui n'ont rien !

Avec ma lèpre de rouille et d'oxide, avec mon odeur de cuivre et ma couleur sombre, ne suis-je pas aussi le petit Savoyard de la monnaie française ? Ne fais-je pas les petits marchés et les corvées dures ? M'admet-on jamais dans les bourses de soie et les portes-monnaie d'ivoire ? Ai-je jamais gonflé le gilet des patriciens ?

Non : mais dans ce grenier luisant et ordonné, voici pourtant une fille jeune et belle qui pense à moi plus qu'aux diamants et aux grandeurs, et qui, pendant de longues heures, tire l'aiguille pour me conquérir.

L'ouvrière a refusé l'or au prix d'un déshonneur et d'une tache, ambitieuse seulement d'un maigre mais irréprochable salaire, du petit-sou, qui, dans cette circonstance, semble être la médaille que l'on frappe à la vertu.

Oh ! que le sourire de ces beaux yeux me console de n'avoir jamais eu moi-même les honneurs du coffre-fort, de n'avoir jamais habité que la mansarde et séjourné que dans la tirelire !

Avez-vous toujours vu, dites-moi, vos maîtres dormir en paix ? et le sang n'a-t-il jamais jailli sur vous, dans les luttes que les hommes se livrent, soit pour vous défendre, soit pour vous conquérir ?

Moi, je reposais sans terreurs et sans verrous, comme mes maîtres, parce que je n'ai jamais eu, ainsi que vous, l'estime de messieurs les voleurs.

Ici, je le sais, il faut aller au devant d'une objection, et avouer que si je suis pur et vierge de sang, je ne le suis pas, hélas ! du vin de la barrière. Que de bouchons j'y ai fait sauter, grands dieux, et que de verres, déjà trop abreuvés, j'y ai remplis du

Jus perfide !... Oui : mais je vous ai toujours trouvées au cabaret, belles pièces, et c'est vous qui, tintant sur la table visqueuse, m'appeliez pour régler avec l'hôte les comptes du nectar à 6 sous. Et je ne fus jamais, je dois le dire, en plus mauvaise compagnie que quand je m'en allais, prenant votre place dans le gousset des habitués du lundi.

Parfois aussi, de belliqueuses fanfares éclataient dans mon voisinage, et je tremblais. Ce n'était pas l'argent, belles pièces, ce n'était pas l'or qui vibraient ainsi à l'instar des plus nobles fibres de l'âme elle-même... C'était le cuivre : je suis encore tout fier en y pensant. Il éveillait la caserne, où je faisais, moi aussi, garnison (garnison toujours courte, je l'avoue), et où j'eus alors cette gloire de payer nos soldats :

*Le courage et l'honneur
Ont des lauriers au front et des sous dans la poche.
Le troupière est sans biens, sans peur et sans reproche ;
Le cuivre est dans sa bourse et l'or est dans son cœur.*

Qu'il était heureux de m'avoir, le pauvre militaire, pour écrire à sa mère, durant les mortelles semaines du siège de Sébastopol ! Que je lui ai payé de rafraîchissements et de fruits avant Solferino ! et que j'ai adouci pour lui les rudes marches du Mexique !

De tout son bagage, c'est moi, bien sûr, qu'il porte le plus gaiement.

Naguère, pendant sa captivité d'Allemagne et son internement en Suisse, l'armée française n'a été si besogneuse et si décimée que parce que je lui manquais aux jours de solde, et que le troupière ne touchait plus, comme il le dit en son véridique langage, son petit sou.

Le plus beau jour pour l'aveugle-mendiant du Pont-Neuf, ce n'est pas quand les cloches se mêlent aux canons et que l'empereur ou le président passe avec quel qu'autre souverain de l'Europe. Ce n'est pas quand la bourse monte, que les affaires chauffent, que la banque émet beaucoup de billets aussi haut prisés que des ducats, ou que la Monnaie frappe beaucoup de grosses pièces.

C'est quand les cœurs se mettent en fête, qu'il passe beaucoup d'âmes charitables ou absorbées par votre amour, et qu'il se fait dans la sébile du pauvre tout un amas de cinq centimes.

Allez, allez, je vous reconnais. Je vous ai rencontrées, belles pièces, et plus d'une fois.

Là, tout près, dans ces magasins du Louvre, où il y a assez de soie pour habiller tous les mandarins de la Chine, assez d'aunage pour couvrir la route de Paris à Constantinople et de Constantinople à Moscou, je vous ai aperçues tombant dans la caisse, ou brillant fiévreusement aux mains des acheteurs. Il appellent cela de l'argent de poche, et à ce titre, vous leur facilitez, j'ai pu l'observer, une bien ingénieuse hypocrisie. Car il en est des pièces d'argent comme des vertus : celles qu'on montre servent souvent à faire supposer celles qui manquent.

Moi, je ne sais pas tromper, ne sachant pas éblouir. Dernière unité monétaire (car mes petits-neveux les centimes sont si rares, que c'est à peine si l'on en peut parler), je n'ai jamais sollicité la cupidité, jamais tenté l'assassin, jamais masqué d'une trompeuse annonce ou de promesses illusoires une fraduleuse spéculation. Combien de belles pièces et de belles langues qui ne pourraient en dire autant !

Remarquez que Dieu m'a fait également impuissant à concourir aux grandes débâches et à payer les grands excès. Seul, que pourrais-je acquérir, en effet, que de sobre, d'honnête, d'inoffensif ? Petits bouquets de violettes, achetés près de la Madeleine, et que l'on apporte sur son lit à une convalescente bien-aimée ; petites boules de gomme, friandise et remède à la fois pour les enfants : vue des planètes à travers le télescope braqué sur la place de la Concorde pour les astronomes néces-

sitez : voilà ce qui rentre dans mes moyens de cinq centimes, et ce qui prouve que, grâce au Créateur qui a prévu les pauvres, il y a encore en ce monde des merveilles à bon marché.

Mais qu'ai-je dit ? et que peuvent être ces mérites, en regard de celui qui, au même titre que vous, belles pièces, m'échoit aujourd'hui !

Sans venir du Pérou et de la Plata, j'ai déjà fait quelque bien aux hommes : aujourd'hui, tombant en offrande, je suis admis à faire quelque chose pour Dieu.... pour Dieu qui donne les grands bois et à qui je pourrai acheter une petite fleur ; pour Dieu qui fait lever le soleil et aux pieds duquel j'allumerai un cierge ; pour Dieu qui embaume les campagnes et à qui je vaudrai un grain d'encens ; pour Dieu qui, ayant à démêler les mérites des hommes, sera bien obligé, un jour, de tout mettre dans la balance, et de compter, en conséquence, les petits sous !

T. B. DE LA GUIERCHIE.

Paris, 20 juillet 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XI

UNE ÉVOCATION INATTENDUE

— La paix ! mes enfants, dit-elle joyeusement ; je suis sûre que vous êtes encore aux prises.

— Mais non, ma mère, répondit Laure : je discutais avec mon cousin un point de philosophie, et naturellement...

— Naturellement vous n'étiez pas d'accord ?

— Comme toujours. C'est étonnant comme nous n'avons pas les mêmes notions et les mêmes idées sur toute espèce de choses.

— Je suis le premier à le regretter, répliqua Champfort ; mais il est certain qu'il suffit que je pense de telle façon, pour que ma charmante cousine ait une autre manière de penser.

— C'est fâcheux, en effet, répartit Mlle Privat, mais que voulez-vous ?... les opinions sont libres, et je profite de cette liberté.

— Tu en profites peut-être trop, ma fille, dit avec bonté Mme Privat. Ce pauvre Paul, tu prends plaisir à le contrarier ; tu le maltraites véritablement.

— Oh ! ma tante...

— On dirait, ma chère Laure, que tu n'aimes pas ton cousin ou que tu as contre lui des griefs sérieux.

— Je ne demande pas tant que cela, répondit un peu ironiquement Champfort, et je vous prie instamment de vous conserver pour votre heureux fiancé, cet excellent monsieur Lapièrre.

Un éclair passa dans les yeux de Laure.

— Oh ! vos craintes n'ont pas leur raison d'être, je vous prie de le croire, répliqua-t-elle avec hauteur.

— Tant mieux pour lui ! articula froidement Paul.

— Assez ! assez ! mes enfants, interrompit Mme Privat. Assez vous continuez sur ce ton, vous allez vous chicaner, et ça ne serait pas joli, savez-vous, entre frère et sœur — car vous êtes frère et sœur, s'entend, s'entend.

— Je t'ai toujours considéré, Paul, comme mon enfant ; j'en avais fait la promesse à ta pauvre mère.

Champfort avait la tête basse et le sourcil froncé. Tout-à-coup, il parut prendre une résolution énergique.

— Ma bonne tante, répondit-il avec une amertume à peine contenue, je sais toute l'affection que vous avez eue et que vous avez encore pour moi. Je n'oublie pas, nous plus, et n'oublierai jamais que je vous dois tout et que, d'un orphelin malheureux et sans avenir, vous avez fait un fils et un homme en mesure de vivre honorablement. Aussi, je serais au désespoir de vous causer le moindre ennuï, le moindre chagrin, ce qui arrivera inévitablement si je continue à me rencontrer avec ma cousine. Souffrez donc...

— Où veux-tu en venir, mon enfant ?

— Souffrez donc, reprit le jeune homme avec une fermeté douloureuse et se levant, souffrez que je me retire pour quelque temps de votre famille... jusqu'à des jours meilleurs.

Et il s'inclina devant sa tante, prêt à prendre congé.

Laure, la froide et hautaine créole, eut alors un cri de l'âme :

— Oh ! Paul, Paul, vous êtes bien dur pour moi... plus dur que vous ne pensez !

Paul, tout surpris, regarda sa cousine. Il n'était plus habitué à l'entendre lui parler de cette voix émue, presque suppliante, et à voir sur la belle figure de Laure cette franche expression de chagrin. Sa colère se fondit comme par enchantement et une immense pitié envahissant soudain son bon cœur, il fléchit le genou devant Mlle Privat et, prenant une de ses mains :

— Pardon, pardon, ma chère Laure... mur-

mura-t-il. Je suis en effet cruel... mais l'es-

—Relevez-vous, mon cousin, répondit la jeune

—Je m'en souviendrai, Laure," répondit

Mme Privat fut aussi un peu frappée de cette

—Mais, ma mère... se récria Laure.

—Pas de mais!... embrasse ton cousin, ou

Laure hésitait, rougissante... Ce que voyant

Puis il regagna sa place, tout frissonnant.

Depuis plus de deux ans, ses lèvres n'avaient

Mme Privat n'avait rien vu; mais il n'en fut

—Mais il n'y avait là aucun observateur atten-

—La jeune créole eut donc tout le bénéfice de

Mme Privat, après s'être commodément instal-

—Eh bien! mon cher Paul, maintenant que

—Voyons, cherche, avant de jeter ta langue

—J'ai beau chercher, je ne trouve rien... à

—Tu n'y es pas tout à fait... mais tu en ap-

—S'agirait-il de... votre futur gendre?

—C'est encore un peu ça, mais il y a autre

—Alors, je renonce à trouver. Aussi bien,

—Paresseux qui se retranche toujours der-

—Ne dites pas cela, ma tante: la médecine

—Bah! ne te martelle pas la tête avec ces

—Oh! ma tante, vous êtes pour moi une vé-

—Abuse, abuse, mon garçon: le fonds est

"Je t'ai fait appeler pour t'annoncer que je

—Cela te va-t-il?

—Je suis tout entier à vos ordres, ma chère

—A merveille. En ce cas, je me mets à

—Qu'à cela ne tienne! je serai la tête qui

—A merveille. En ce cas, je me mets à

—Qu'à cela ne tienne! je serai la tête qui

—A merveille. En ce cas, je me mets à

—Qu'à cela ne tienne! je serai la tête qui

—A merveille. En ce cas, je me mets à

—Qu'à cela ne tienne! je serai la tête qui

—Voilà qui est entendu: tu consens à nous

—De grand cœur, ma tante.

—C'est qu'il va te falloir faire plusieurs dé-

—Je serai trop heureux de me multiplier

—D'ailleurs, mon cher Paul, je compte bien

—Quel est cet heureux mortel?

—Hé! mon futur gendre, donc."

Champfort ne put s'empêcher de faire une

—Monsieur Lapière!... En vérité, ma

tante, vous ne pouviez m'associer à un homme

—Mon Dieu, oui, répondit inconsidérément

Mme Privat. C'est même dans une de ces ex-

—Oh! l'affreux souvenir! murmura Laure,

—D'autant plus affreux que, par une fatalité

—Mme Privat, dominée par cette évocation

Champfort, lui, demeura froid et sombre sur

En ce moment, un vigoureux coup de son-

Les trois personnages du salon relevèrent

—Monsieur Lapière!

—Qu'il entre!" fit vivement Mme Privat, en

Lapière entra.

VINCELAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

LE JEU DE DAMES

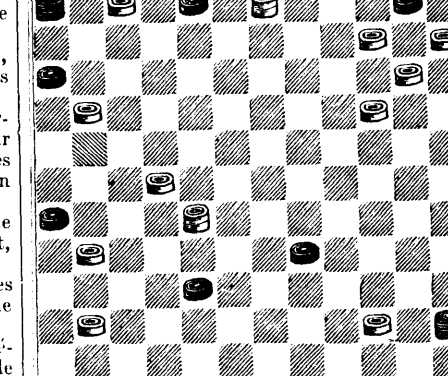
Les personnes qui auraient des problèmes à nous

Les solutions doivent être également envoyées à la

PROBLÈME No. 37

Par M. WILLIAM DE GROSBOS. Saint-Bruno

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 35

Les Blancs jouent de 23 à 16

Les Noirs jouent de 32 à 24

23 à 16 32 à 24

35 29 24 48

59* 72 48 70*

50 44 70* 37

43 10 4 15

39 2* 6 17

2* 49 55 44

31 25 19 32

42 36 30 41

65 60 54 65

72* 67 et gagnent

Solutions justes du Problème No. 35

Montréal.—M. C. Labelle.

Village-Lauzon, Lévis.—P. L. Patry.

ACADEMIE

Commerciale Catholique

DE MONTREAL,

AVENUE DU PLATEAU,

No. 1077, RUE STE. CATHERINE.

La rentrée des Elèves de l'Académie ainsi que celle

Lundi, 4 Septembre prochain.

Pour toutes les conditions et autres informations,

s'adresser au Principal, à l'Académie.

V. E. ARCHAMBAULT,

Principal.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists various food items and their prices.

HOTEL ST. LOUIS

A KAMOURASKA

Cet Hôtel sera ouvert SAMEDI 1er Juillet. Bains de

—Grandes réductions aux familles nombreuses.

A. E. TALBOT, Propriétaire

7-27-4-36

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves.—toutes les

—Reparations de toutes sortes à prix modérés.

7-1-48

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des

—Sirope du Dr. CODERRE pour les Maladies

—Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la

—En vente chez les principaux pharmaciens.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves,

—Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède

—Preservatif de Wingate pour Enfants.

—Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour

—Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—

—Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—

—Trichisques Pulmoniques de Wingate.

—Pastilles de Wingate contre les Vers.—

—Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleur

—Renovateur des Montagnes Vertes, de

—Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la

—Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous

—LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES

(LIMITEE.) MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue

Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE

LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.

EXPOSITION PROVINCIALE

POUR 1876.

L'EXPOSITION PROVINCIALE pour 1876, ouverte

—Pour la liste des prix et les blancs d'entrée, s'adresser

—Les entrées pour les animaux devront NÉCESSAIRE-

—N. B.—Aucune entrée ne sera reçue après ces dates.

—Pour plus amples informations, s'adresser au sous-

GEORGES LECLERE, Secrétaire C. A. P. Q.

7-32-5-45

FOR CHILDREN CUTTING TEETH

LOSS OF SLEEP, DYSENTERY,

RESTLESSNESS,

CONVULSIONS,

COLIC & C.

CHILDREN'S CARMINATIVE CORDIAL

CORDIAL CARMINATIF CÉLEBRE

POUR LA DENTITION

DES ENFANTS,

DYSENTERIE, CONVULSIONS,

COLIQUE, PERTÉ DE SOMMEIL.

À vendre chez les Pharmaciens et DEVINS & BOL-

TON, Agents, Montréal, 24 Aout 1876.

AVIS AUX CULTIVATEURS

A. BEACHEMIN & CIE. MANUFACTURIERS

DE

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté

de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se

retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous

proposons de cette occasion pour vous avertir de venir à notre

établissement lorsque vous aurez besoin de quelques mor-

ceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Fancheuses et

Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une

grande quantité de Moulins à Battre, Fancheuses, Râ-

teaux, que nous vendons à très-bas prix et à des condi-

tions faciles.

A. BEACHEMIN & CIE., MANUFACTURIERS DE MOULINS A BATTRE,

264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41